

225

PREMIÈRES
POÉSIES

PAR

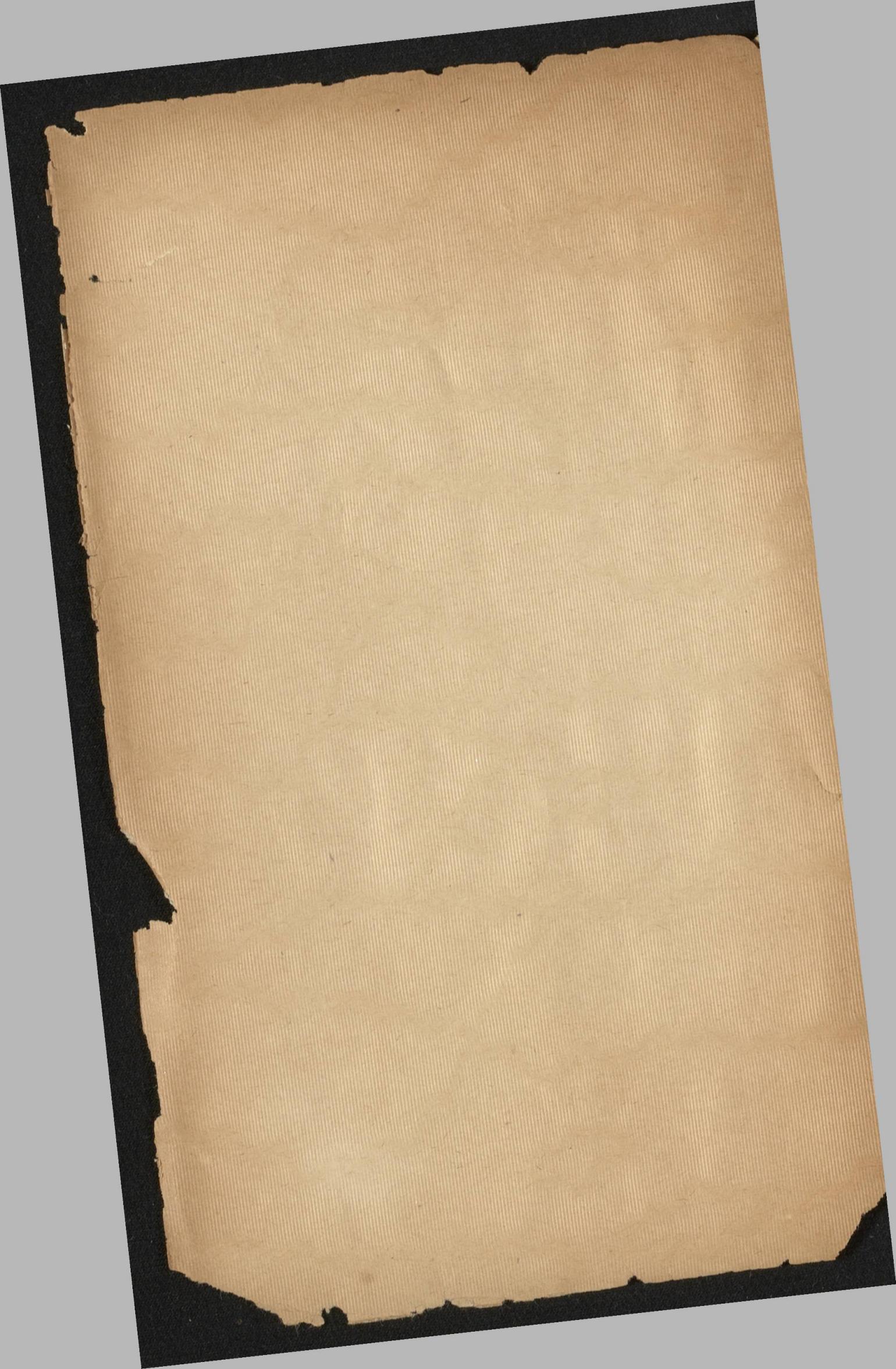
HÉLÈNE SWARTH.

.....

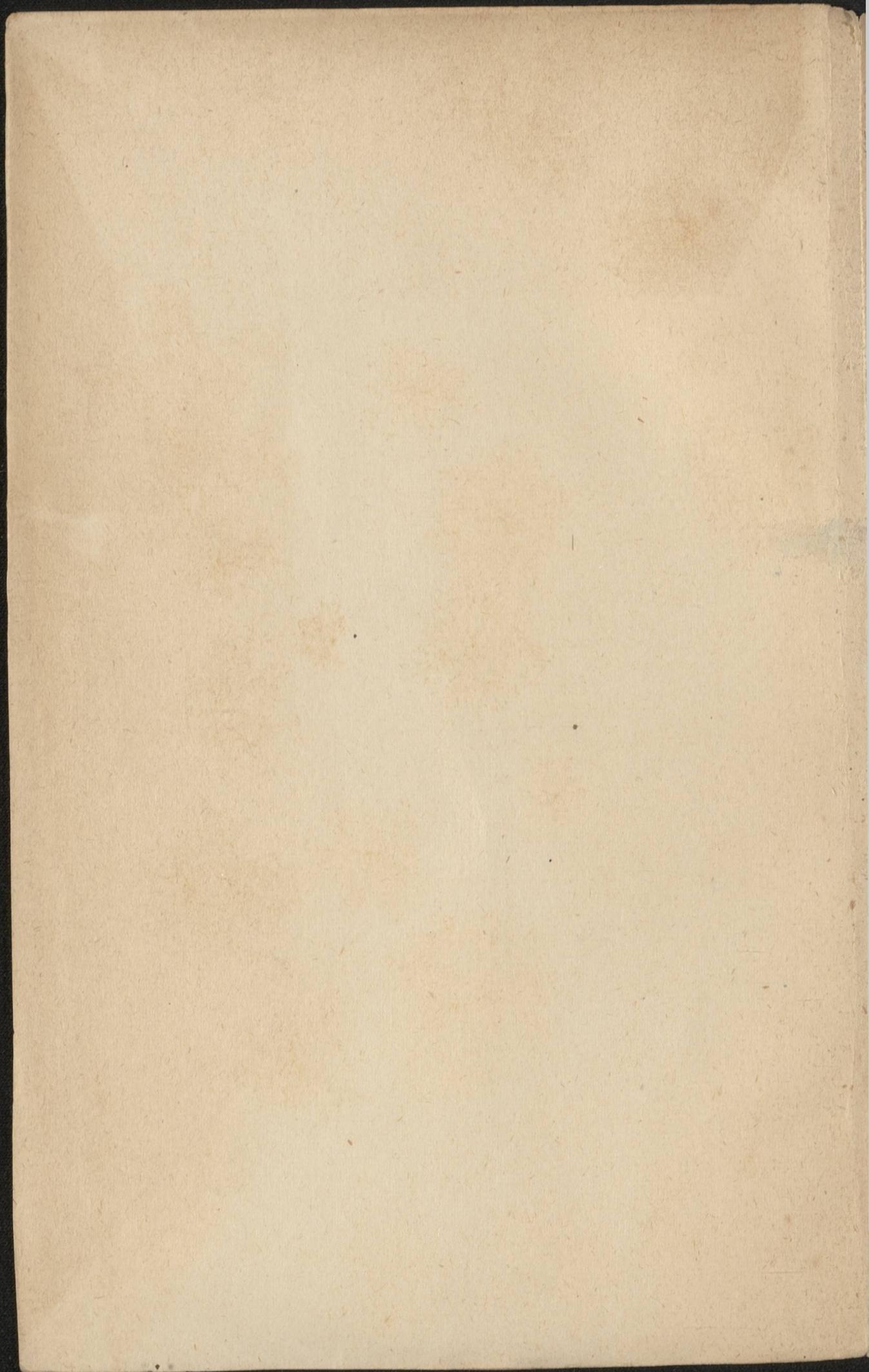
Fleurs du Rêve — Printanières —
Feuilles Mortes.



AMSTERDAM
P. N. VAN KAMPEN & ZOON.

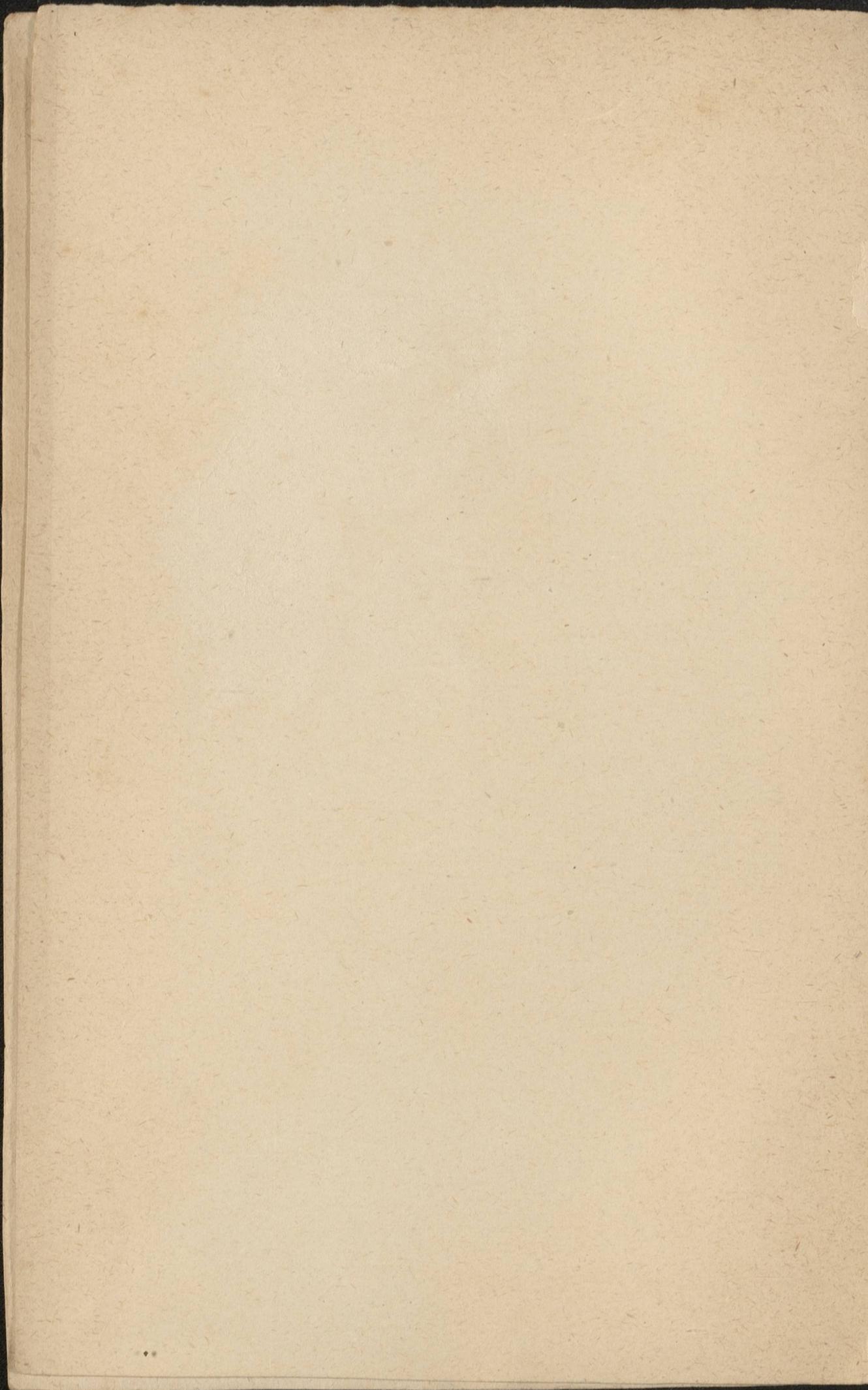


300-



MEVN 04022

PREMIÈRES POÉSIES.



PREMIÈRES POÉSIES

PAR

HÉLÈNE SWARTH.

Fleurs du Rêve — Printanières —
Feuilles Mortes.



AMSTERDAM

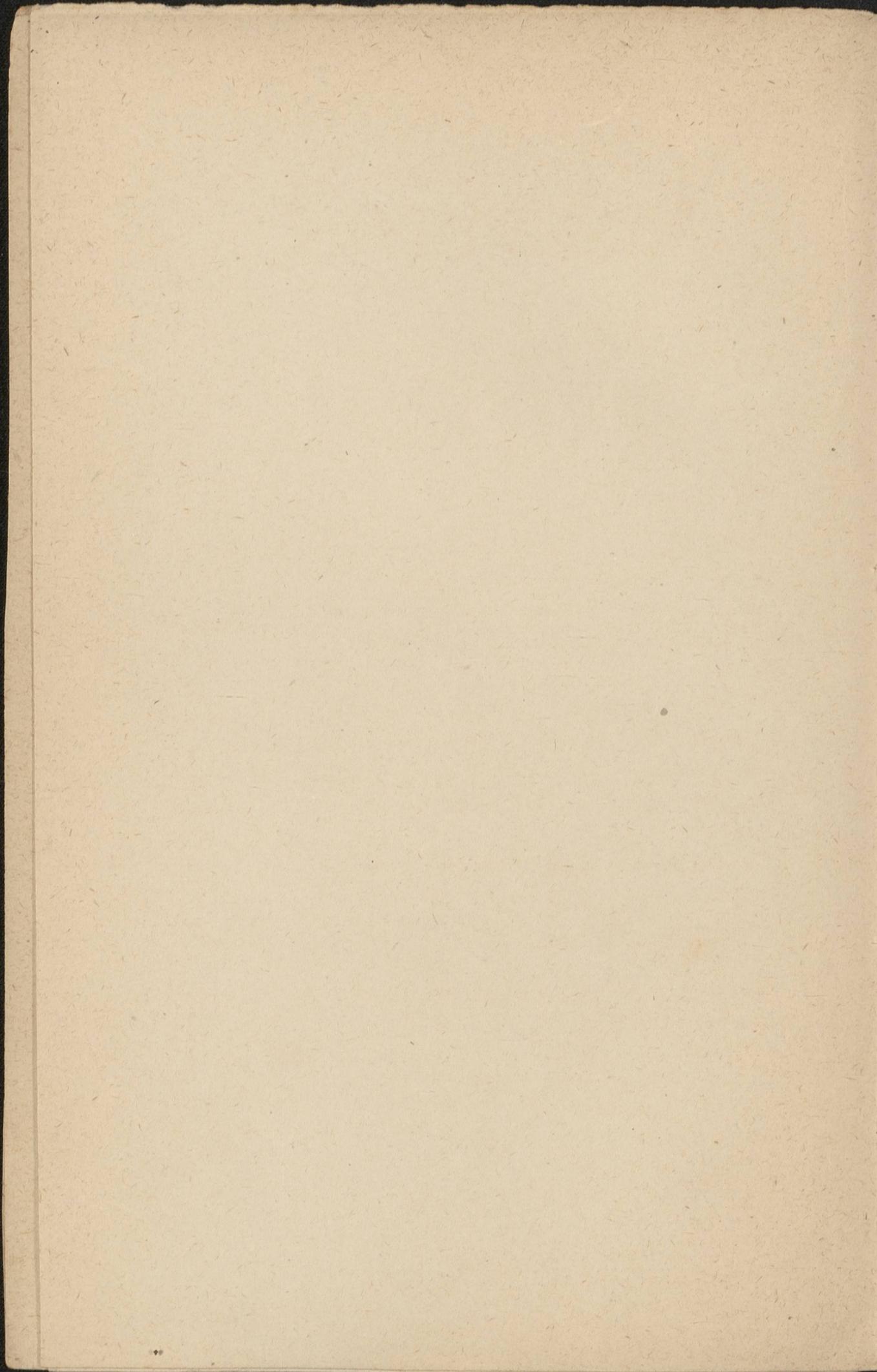
P. N. VAN KAMPEN & ZOON.

1902

TYP. — P. A. GEURTS — NIJMEGEN.

FLEURS DU RÊVE.

1877—1879.





I.

LE VOYAGEUR.

D'où viens-tu? — Je ne sais. — Où vas-tu? — Je l'ignore.
Je suis un voyageur jeté par le hasard
Dans la profonde nuit que nul rayon ne dore,
Cherchant en vain l'issue et le point de départ.

Ce chemin, ma prison, tristement je l'explore.
— Prie et Dieu répondra. — Dieu n'a pas un regard
Pour le captif en pleurs! et tu veux que j'adore
Un maître sans pitié, cruel à mon égard?

— Lève les yeux en haut: dans la céleste sphère
Habite un Dieu d'amour, le bon Dieu, notre Père
Et tu comptes aussi parmi les fils du Ciel.

C'est de Lui que tu viens; patience et courage!
Pour retourner à Lui, va, reprends ton voyage.
— Hélas! je cherche en vain montre-moi l'Éternel!

II.

ADIEU SUPRÊME.

Ainsi que dans un sanctuaire
On entre, d'un pas solennel,
J'entrai dans la chambre où mon frère
Dormait du sommeil éternel.

Je m'approchai, la tête basse,
Le cœur saignant, les yeux en pleurs,
De cette couche où la mort glace
Le plus noble et loyal des cœurs.

Oh! c'est le plus cruel martyr
Que l'instant du suprême adieu!
Quelque chose en nous se déchire
Et notre cœur doute de Dieu.

Pouvons-nous donc, dans la souffrance,
O Dieu tout-puissant, t'adorer?
Quand nous n'avons plus d'espérance,
Dis, pouvons-nous ne pas pleurer?

Oh! pourquoi donc, parmi la foule,
Le prends-tu faible et désarmé,
Pour que la mort aux pieds le foule,
Le plus doux et le mieux aimé?

Pourquoi mets-tu donc tant de charmes
Dans cet être qui va mourir?
— Pour mieux faire couler nos larmes
Et pour mieux nous faire souffrir?

Pourquoi? — la nature est muette;
On lui dit en vain: »Réponds-moi!”
Elle est en paix, elle est en fête,
Sourde, sans trouble et sans émoi.

Le soleil dans l'azur flamboie,
Jetant son éclat triomphant....
Et la nature est dans la joie,
Tout-à-fait comme auparavant.

Sur cette tombe à peine close
Où ce que j'ai de plus cher dort,
L'aurore met sa brume rose
Et le midi sa lueur d'or.

Car autour de nous rien ne change
Lorsqu'en notre cœur tout périt.
Tandis que je pleure mon ange
L'oiseau chante et l'enfant sourit!

III.

RÉSIGNATION.

Je ne me plaindrai pas. Mes yeux remplis de larmes
Regarderont là-haut et non point ici-bas.
L'espérance et la foi sont de puissantes armes,
Je ne me plaindrai pas.

Je subirai mon sort jusqu'à l'heure suprême
Où l'ange que l'on craint et qu'on nomme la Mort
Viendra me réunir avec celui que j'aime.
Je subirai mon sort.

Triste, mais résigné, mon pauvre cœur palpite.
Peut-être mon arrêt est-il déjà signé.
Silence donc, mon cœur, et ne bats pas si vite,
Triste, mais résigné!

Moi qui n'ai plus d'espoir sur cette froide terre
Où rien ne me sourit, où tout est morne et noir,
Je dormirai bientôt peut-être au cimetière,
Moi qui n'ai plus d'espoir!

Mais s'il faut vivre encor, ô Dieu! de ta clémence
J'implore un don céleste, un merveilleux trésor,
La mère de la paix, la sainte patience,
S'il me faut vivre encor!

IV.

PLEURS.

O jours passés! ô jeunesse perdue!
Bonheur d'un jour qu'un jour suivant m'a pris!
Joie enlevée et plus jamais rendue,
Comme à présent je sens bien votre prix!

A dix-huit ans je n'ai point d'espérance:
Mon frère est mort et je n'ai pas d'amis.
Nul n'a pitié de moi, de ma souffrance;
Mon cœur est seul où le destin l'a mis.

Je pleure et nul ne répond à mes larmes.
Mon cœur brisé saigne en criant en vain,
Tout a perdu ses plaisirs et ses charmes,
Je suis trop lasse et je tombe à la fin!

Adieu, bonheur! Ma vie est un supplice.
A qui la faute? — hélas? je ne sais pas,
Au sort cruel quand il eut le caprice
De me jeter sur ce monde d'en bas!

Ce que j'aimais, le seul flambeau de joie
Qui dans ma nuit répandît ses rayons....
Il s'est éteint — et me voici la proie
De l'ombre et des hallucinations.

Les êtres chers m'appellent dans mes songes,
J'entends leurs voix, je contemple leurs traits....
Si mon sommeil est rempli de mensonges,
Il me console un instant.... mais après ?

Après, hélas ! dès que je me réveille,
Je souffre encor beaucoup plus que jamais....
Pourtant laissez.... laissez, que je sommeille,
Pour reparler aux êtres que j'aimais!

V.

UN TOMBEAU.

Sur un tombeau chéri mon regret vient s'asseoir.
Mon cœur ne change point; il demeure aussi tendre
Qu'au temps où je pouvais et le voir et l'entendre
Et, lui tenant la main, lui parler bas le soir.

Abîme où mon esprit ose à peine descendre!
O dernière limite opposée à l'espoir!
Tu donnes le vertige, ô tombe! gouffre noir
Qui prends nos bien-aimés pour ne jamais les rendre!

Je veux m'agenouiller en ce lugubre lieu.
S'il existe, c'est là que se doit trouver Dieu.
La prière peut-être a de mystiques charmes.

Mais il faut être seul pour pleurer certains pleurs.
Rien n'est aussi sacré que les grandes douleurs
Et nous devons garder la pudeur de nos larmes.

REGRETS.

Comme nous regrettons les roses du printemps,
Lorsqu'à l'horizon gris le soleil devient pâle,
Lorsque planent au ciel les nuages flottants
Et que le bruit du vent ressemble au bruit du râle!

Quand la forêt s'effeuille en murmurant tout bas,
Quand la pluie à longs flots ruisselle, monotone,
Quand nous voyons l'hiver s'approchant à grands pas
Et que nous frissonnons aux premiers froids d'automne!

Mais cent fois plus amers sont les regrets du cœur
Pleurant les fleurs d'Avril du temps de la jeunesse.
Cent fois plus douloureuse est la morne langueur,
Lorsqu'on n'a plus d'espoir que le bonheur renaisse.

O cœurs de dix-huit ans où ne brûle plus rien
Que l'inferral tourment des flammes inutiles!
Si vous souffrez beaucoup, enfants, cachez-le bien,
Car le monde rirait de vos larmes stériles!

Hélas! sous vos cheveux encore blonds ou noirs
Dissimulez-vous pas, comme en un cimetière,
L'anéantissement de vos derniers espoirs,
Hiver anticipé de l'âme printanière?

VII.

L'ÉTERNEL ABSENT.

Viens à moi, souvenir, ô compagnon fidèle!
Je veux, seule avec toi, songer à mon passé....
Ce passé, temps amer, va! je me le rappelle!
Il n'est point effacé.

Un être bien-aimé souriait à mes rêves;
Dans ses yeux lumineux brillait l'azur du ciel.
Mais tu passas, ô Mort! spectre qui nous enlèves
Toute coupe de miel!

Tu passas.... et tu pris entre tes bras livides
Cet ange confiant se livrant au sommeil....
Et ces yeux adorés et de lumière avides
N'eurent point de réveil!

Je sais qu'on a creusé sa fosse et qu'en sa tombe
Depuis longtemps il dort aux murmures du vent.
Mais dans mon cœur, malgré tout ce qui passe et tombe,
Il demeure vivant.

J'aime à me souvenir, quand le présent me lasse,
De son regard pensif et de son doux accent.
Je l'atteste, en mon cœur nul ne prendra la place
De l'éternel absent!

VIII.

A PLUS D'UN.

Je sais bien que plus d'un me blâme
De passer ma vie à chanter
Et d'aimer de toute mon âme
Le rêve qui me vient tenter.

Je sais bien que plus d'un me raille
De chercher mon pays natal
Et d'oser franchir la muraille
Entre le monde et l'idéal.

Je sais bien que plus d'un s'écrie :
»Ces rimailleurs sont trop nombreux!
»Donnez-nous un bouffon qui rie,
»Au lieu des chanteurs langoureux!»

Je sais que vous dites ces choses,
Mais je m'en inquiète peu,
Pourvu qu'il me reste les roses
Et le soleil et le ciel bleu!

IX.

AMITIÉ.

Quand je ferme les yeux quelquefois il me semble
Voir celle que je veux nommer un jour ma sœur,
La sérieuse femme à l'œil plein de douceur,
Et dont l'âme pensive à la mienne ressemble.

Sa joue est un peu pâle et son front est songeur.
Elle rêve des cieux en marchant sur la terre;
Et son rare sourire est empreint de mystère,
Alors que de sa lèvre il montre la rougeur.

O chère jeune fille! ô ma sœur! mon amie!
N'entends-tu pas les vœux que je forme tout bas?
Je t'aimerai si bien!... Dis! ne viendras-tu pas
Réveiller dans mon cœur l'espérance endormie?

Si mon rêve devient une réalité,
Enfant bénie! à toi je devrai, je l'atteste,
La paix du cœur; — la paix, c'est le bonheur céleste!
Il n'est rien de plus doux que la fraternité.

X.

CELUI QUE J'ATTENDS.

Un jour, quand le sort le voudra,
— Je crois aux rencontres fatales —
Dans mon chemin il conduira
Un homme aux traits nobles et pâles.

Il aura de vingt à trente ans ;
Front pur et chevelure brune.
Ce sera le soir, au printemps,
Sous le regard bleu de la lune.

Son œil mélancolique et doux
S'illuminera de tendresse.
Il me dira tout bas : »C'est vous !"
Avec un accent de caresse.

Alors il me prendra la main,
Sous le ciel plein d'astres de flamme.
Quelque chose de surhumain
Tout à coup naîtra dans mon âme.

Mon cœur battra contre son cœur ;
Et les étoiles éternelles
A notre amoureuse langueur
Donneront de mystiques ailes.

Ce sera le moment béni,
La divine et solennelle heure,
Pleine du bonheur infini
Qui fait qu'on sourit et qu'on pleure.

Car c'est là mon ambition,
O vous que j'aime, ô mon poète !
Que votre bénédiction
Plane et descende sur ma tête !

Votre baiser très doucement
Caressera mon front qui tremble
Et je voudrais en ce moment,
O mon ange ! mourir ensemble !

XI.

J U I N.

C'est un jour lumineux; Juin sourit et rayonne,
Le soleil est de flamme et le ciel de saphir.
La fleur se penche au bord de l'onde qui frissonne
Sous le baiser furtif du rapide zéphyr.

Tout est beau sous le ciel éclatant et superbe.
Des enfants blonds avec des rires musicaux
Courent parmi les blés encor verts comme l'herbe,
Pour cueillir des bluets et des coquelicots.

Partout on voit planer les vertes demoiselles,
Les papillons de neige et de pourpre et d'azur,
L'abeille au corps velu, la guêpe aux fines ailes,
Égayant de leur vol l'air diaphane et pur.

Je me suis étendue, en rêvant, sur la mousse,
Les mains pleines de fleurs, les yeux clos à demi.
Solitude embaumée! ah! que vous êtes douce
Et que vous bercez bien mon regret endormi!

Sans trouble et sans désir au présent je me livre,
Paisible et jouissant de ma sérénité,
N'ayant d'autre souci que de de me laisser vivre,
Sous le ciel radieux et l'immense clarté.

La nature a pour moi tant d'ineffables charmes!
La mousse est veloutée et l'ombrage est épais;
La brise au bord des cils boit et sèche nos larmes
Et dans l'ombre des bois on respire la paix.

L'oiseau chante si bien sous les vertes ramures!
Du ciel et de la terre il célèbre l'hymen.
Le sol est tout rougi de belles fraises mûres
Et l'odeur des forêts pénètre au cœur humain.

O nature bénie! à l'aspect de ta gloire,
Sous le regard sacré de ton firmament bleu,
Ne puis-je devenir comme l'enfant pour croire
Que le parfum des fleurs est le souffle de Dieu?

XII.

AU CIMETIÈRE.

Avec son regard triste et son long voile noir,
Inclinant son beau front sous le vent de l'épreuve,
Gardant sa foi d'épouse avec son deuil de veuve,
Vers la tombe chérie elle va chaque soir.

Elle reste longtemps à genoux sur la pierre,
Joignant ses blanches mains et regardant les cieux ;
Et près d'elle se tient, pâle avec de grands yeux,
Son fils qui l'accompagne au lointain cimetière.

Il fuit ses compagnons, ce rêveur de sept ans.
La mort lui prit sa joie en lui prenant son père.
Il se tait, il médite et peut-être il espère,
Attachant son regard sur le ciel de printemps.

Voici que le soleil à l'horizon se couche,
Orgueilleux comme un roi, vêtu de pourpre et d'or.
L'oiseau ne chante plus. la fleur se ferme et dort.
— L'enfant rompt tout à coup son silence farouche.

»Maman," dit-il, tirant de sa petite main
Sa mère par les plis de la traînante jupe,
»Depuis assez longtemps la question m'occupe,
»Mais enfin, Dieu merci, j'ai trouvé le chemin!

»Bien haut, bien au-dessus des sphères orageuses,
»Au ciel, tu me l'as dit, mon cher père est allé.
»Il me semble qu'il m'a très souvent appelé.
»Donc nous irons tous deux vers les Alpes neigeuses.

»Nous nous dépêcherons; en marchant à grands pas,
»Nous pourrons tous les jours faire beaucoup de lieues.
»Viens! nous irons là-bas, vers les montagnes bleues.
»Ici qu'attendrons-nous, puisqu'il ne revient pas?

»Allons, relève-toi! mettons-nous vite en route!
»Le soleil me fait signe et me dit de venir.
»Je l'ai promis, vois-tu? qui promet doit tenir
»Et ne jamais penser à ce que cela coûte.

»Gravissons le sommet du grand mont solennel,
»Moi j'irai le premier, j'irai seul si tu restes.
»Le mont Blanc, m'a-t-on dit, touche aux voûtes célestes:
»J'ai promis à papa de le rejoindre au ciel!"

XIII.

RÊVE PRINTANIER.

Viens! l'air est embaumé de senteurs enivrantes,
L'aubépine est en fleurs.

Viens! l'églantier nous tend ses branches odorantes
Et l'aurore est en pleurs.

Le ciel rit, lumineux, à travers les ramures;
L'oiseau chante en son nid;
La profonde forêt abonde en frais murmures.
Le printemps nous bénit.

Nos pieds lestes courent parmi les folles herbes
Et nous rassemblerons
Une moisson de fleurs dont nous ferons des gerbes
Qu'à deux nous porterons.

Veux-tu? — C'est la saison où le cœur se réveille
Et de l'hiver est las!

Veux-tu? — C'est la saison charmante et sans pareille
Où fleurit le lilas!

Je mettrai mes deux mains dans ta main qui les presse....

Oh! viens! c'est le printemps!

Mon âme a des trésors d'ineffable tendresse!

Aimons! j'ai dix-huit ans!

Lorsque nous reviendrons, fatigués, de la course

A travers les forêts,

Nous irons nous asseoir sur le bord d'une source,

Sous des ombrages frais.

Oh! c'est là qu'il fait bon, sous les feuilles du saule,

Sur la mousse aux tons d'or!

Tu poseras ton front sur ma tremblante épaule,

Comme un enfant qui dort.

Pour l'accomplissement de ce rêve, ô mon ange!

Je veux, en vérité,

Donner à pleines mains mon amour en échange,

Jusqu'en éternité!

XIV.

C R I.

Ainsi, pour vous jouer, en vos plaisirs frivoles,
De l'amour vous prenez le masque et les paroles!
Et, comme un sacrilège aux vases de l'autel,
Vous touchez sans respect à ce mot solennel,
Ce mot qui nous remplit d'une extase suprême,
Ce mot simple et sublime à la fois: »Je vous aime!«
Vous faites sans scrupule un éternel serment....
— Et la bouche qu'on croit est la bouche qui ment.

XV.

P A S S É.

Formant de mon passé la fugitive histoire
— Fleurs que le vent du Nord sur leurs tiges brisa —
Des souvenirs épars me jonchent la mémoire.

Rêves dont jamais un ne se réalisa,
Oiseaux bleus dont l'essaim s'envola dans l'espace,
Chaque fois qu'un désir me prit et me grisa!

La vie est faite ainsi: nous restons quand tout passe.
Pâles, nous contemplons ce qui périt en nous;
Et le vide nous pèse et nous rend l'âme lasse.

Mes amis inconnus, suivez-moi, voulez-vous?
— De tous mes souvenirs je veux faire une gerbe.
Venez! cela sera mélancolique et doux.

Le lys est éclatant et la rose est superbe.
— Mes souvenirs discrets ne sont que d'humbles fleurs,
Violettes croissant dans les blés ou dans l'herbe,

Mais d'un exquis parfum embaumant mes douleurs,
Quand la corbeille emplie enfin tombe et s'épanche
Et lorsque j'ai les yeux tout emperlés de pleurs.

Triste, sur mon passé je m'accoude et me penche.

XVI.
.AMBITION.

Heureux l'homme sans passion,
A l'esprit calme, au cœur paisible,
Ne connaissant pas la terrible
Ambition!

C'est une soif qui nous dévore,
C'est un instinct cher et fatal
Qui nous fait du bien et du mal
Et qu'on adore.

La gloire nous parle tout bas,
Son auréole nous attire;
Car du succès l'humble sourire
Ne suffit pas.

L'enthousiasme nous entraîne,
Mais l'impuissance nous retient,
Nous tombons sans avoir fait rien,
Devant l'arène.

O l'amère déception !
— Et pourtant au but, à la gloire,
Tu me fais aspirer et croire,
Ambition !

XVII.

MON FRÈRE.

O jours de simple et pure joie!
Jours enfuis, où donc êtes-vous ?
— Comme un petit enfant qu'on choie
Il me prenait sur ses genoux.

Il me parlait de sa voix tendre
Et me regardait dans les yeux.
Et de le voir et de l'entendre
Je me sentais le cœur joyeux.

Au crépuscule, à l'heure sombre,
Chez lui nous nous rassemblions ;
Et là, groupés dans la pénombre,
Lui, mes sœurs et moi, nous parlions.

Comme des écoliers en classe
On riait, de ce rire franc
Qui réjouit et qui délasse
Et plane, ailé, de banc en banc.

Ou bien, plus tard dans la soirée,
Je m'asseyais auprès de lui,
Sa main dans la mienne serrée....
— O beau temps à jamais enfui!

Je passais dans sa chevelure
Mes doigts caressants et joueurs;
Et je regardais sa figure,
Sous la lampe aux douces lueurs.

Je contemplais son beau visage
Et je tremblais pour lui souvent.
Nous différions beaucoup en âge;
Devant lui j'étais presque enfant.

Mais nous causions de toute chose;
Et, pendant ce temps, dans mon cœur
Cette pensée était éclosé:
»Tant que je l'ai j'ai le bonheur!''

Comme si j'avais eu d'avance
Un sentiment qui m'avertît....
J'appréciais tant sa présence;
J'avais si peur qu'il ne partît!

De nous tous il était le centre,
De nous tous il était l'amour!

Hélas! dans nos maisons rien n'entre
Qui n'en ressorte quelque jour!

On nous peint l'ange avec des ailes.
Pourquoi, si ce n'est pour montrer
Que vers les sphères éternelles
Il se sent toujours attirer?

Dans notre brumeuse atmosphère
Il ne peut pas vivre longtemps;
L'hiver il fait trop froid sur terre,
Il lui faut toujours le printemps.

Les oiseaux allaient en voyage,
Partant pour des pays plus chauds....
Il a quitté notre rivage
En même temps que les oiseaux.

XVIII.

SOLITUDE.

Les étoiles, fleurs d'or, luisent au ciel nocturne.
Une ondée a versé les perles de son urne
Aux calices des fleurs prêtes à se faner.
Au jour brûlant succède un beau soir frais et sombre;
La terre se recueille et l'on n'entend dans l'ombre
Qu'une douce brise planer.

C'est l'heure du repos. Rien ne parle ou ne chante
Qu'au loin du rossignol la voix pure et touchante
Et des couples d'amants le furtif bruit de pas.
Les rameaux enlacés font une voûte obscure;
Le ruisseau cristallin gazouille son murmure
Aux fleurs du *ne m'oubliez pas*.

En cette nuit d'été sereine et solennelle,
Qu'un souffle harmonieux caresse de son aile
Et que remplit l'odeur des champs et des forêts,
Oh! ne sentez-vous pas que jamais on n'oublie
Et que vous monte au cœur une mélancolie
Faites d'amour et de regrets?

Pourquoi, lorsque tout dort dans la nature immense,
Le destin n'a-t-il pas un instant de clémence ?
— L'âme ne se clôt pas, le soir, comme la fleur.
Aucune solitude à ceci n'est pareille :
Veiller toute la nuit quand le monde sommeille,
Être seul avec sa douleur !

XIX.

MON ROI.

Jamais sa douce voix n'atteignit mon oreille,
Il ne me fut jamais donné de voir ses traits.
Mais il règne en mon cœur, sous des voiles discrets,
Car je sais que son âme à la mienne est pareille.

C'est à lui que je rêve et la nuit et le jour
Et seule sa pensée en ma peine m'assiste.
Hélas! il ne sait pas, lui, même que j'existe.
Et cependant pour lui mon cœur est plein d'amour.

Je le devine bon et fait pour qu'on l'adore,
Tendre, modeste et doux comme une fleur des champs;
Je devine sa voix pleine d'accents touchants.
Mais en est-il ainsi? — Qui sait? — moi, je l'ignore.

Je l'aime de tout cœur, mais je l'aime de loin,
Comme un créature au-dessus de ma sphère.
Si je le rencontrais quelque part sur la terre,
Je saurais lui cacher ma tendresse avec soin.

Peut-être qu'à travers mes paupières baissées
Le doux feu de mon âme un jour transparaîtrait
Et que ma fièvre alors se communiquerait
A ses tremblantes mains dans les miennes pressées.

Peut-être qu'il dirait: »Je t'aime! sois à moi!"
En plongeant dans mes yeux son regard invincible....
O chimère adorée! ô beau rêve impossible!
Combien j'aurais d'orgueil à l'appeler: »Mon roi!"

XX.

RAYON DANS L'OMBRE.

Il est un noir vautour à l'immense envergure
Qui, depuis très-longtemps, plane entre terre et ciel.
Son ombre gigantesque assombrit la nature.

Nous demeurons plongés dans l'abîme éternel.
Et toujours nous sentons l'acuité de la serre
Et, blêmes, nous crions, pleins de haine et de fiel.

Mais parfois, tout-à-coup, la nuit qui nous enserre
S'entr'ouvre et laisse entrer un rayon de soleil,
Des cieux éblouissants radieux émissaire.

Jusqu'à nous il descend, chaleureux et vermeil,
Pour caresser nos fronts et consoler nos âmes.
A nulle autre lueur ce rayon n'est pareil.

Au sein de l'ombre épaisse il fait luire des flammes ;
Et vers ce doux foyer de lumière et d'amour
Tous courent à l'envi, les hommes et les femmes.

Nous tombons à genoux, dans ce mornè séjour,
Et nous chantons en chœur un hymne d'espérance,
En élevant nos yeux vers le côté du jour.

N'est-il pas entendu, ce chant de la souffrance?
Quelqu'un de tout-puissant, au-delà du ciel bleu,
Ne répondra-t-il pas le mot de Délivrance?

O rayon de soleil! ne viens-tu pas de Dieu?

XXI.

AMIS INCONNUS.

N'avons-nous pas vécu, longtemps avant de naître ?
Ne vous semble-t-il pas revoir et reconnaître
Ceux que vous rencontrez pour la première fois ?
Et n'avez-vous jamais, à l'accent d'une voix,
Au fond du cœur senti remuer une fibre,
Ainsi que sous les doigts une harpe qui vibre ?
Vous dites : » C'est un rêve, un charme décevant ! »
Et vous en souriez. Quant à moi, bien souvent
J'ai subi la secrète et rêveuse influence
De cette impression — ou de cette croyance.
Mon âme, avant d'entrer dans son présent séjour,
Connut l'amitié vraie et l'idéal amour ;
Et tant ils l'ont bercée en leurs chastes étreintes,
Qu'à jamais elle en a conservé les empreintes.
C'est pourquoi dans mon cœur sont gravés des portraits.
Mon souvenir est plein de beaux et nobles traits ;
Et, lorsqu'un étranger paraît, je le contemple,
Comme on soulèverait les saints voiles du temple,
Palpitant d'un espoir mystique et solennel,
Songeant qu'il fut peut-être un esprit fraternel.

Mon cœur tendre et souffrant vous cherche et vous réclame,
Mes amis d'autrefois, sœurs et frères par l'âme!
Venez! car loin de vous je crois vivre en exil
Et ressentir l'hiver au sein fleuri d'avril!
Venez, ô cœurs émus, gros de larmes sincères,
Venez! car je connais les pleurs et les misères!
Venez, vous qui chantez, car moi je chante aussi.
Mes bras vous sont ouverts, je vous les tends d'ici.
Hélas! ceux que j'aimai ne m'ont jamais comprise,
Venez donc sur mon cœur, vous dont le cœur se brise,
Car je sais compâtrer au douloureux émoi
Et pleurer avec vous. Amis, venez à moi!

XXII.

LES ROSSIGNOLS.

L'oiseau chantait son hymne au fond des bois déserts,
Sous le nocturne ciel aux voûtes constellées.
J'écoutais le concert de ses notes ailées
Qui vibraient et perlaient et montaient dans les airs.

D'autres ont découvert l'oiseau dans le bocage,
Et des enfants cruels ont pris le rossignol.
Leurs mains l'ont brusquement arrêté dans son vol
Et l'ont emprisonné dans une étroite cage.

Son cœur palpite ; il tremble, effaré, haletant.
Avec des cris d'angoisse et des efforts extrêmes,
Contre les durs barreaux, dans ces luttes suprêmes,
Ses deux ailes en vain toujours vont se heurtant.

Permets-tu donc qu'ainsi l'on viole, ô nature !
Tes préceptes sacrés et tes divines lois ?
N'élèveras-tu pas enfin ta grande voix ?
Ne vengeras-tu point ta faible créature ?

Mais non! rien ne t'émeut, tu regardes en paix
Se révolter l'oiseau contre la destinée.
Sa douce voix s'est tue et sa force est minée.
Adieu chansons du soir sous le feuillage épais!

Adieu cieux étoilés et printanières brises!
Il ne reverra plus sa compagne et son nid.
Encore un dernier souffle et son œil se ternit.
Ce n'est plus qu'un amas de frêles plumes grises.

O rossignol! ton sort est semblable à celui
Du poète qui chante et qui vit loin du monde.
Il s'élève au-dessus de notre terre immonde,
Vers l'étoile du soir qui dans le ciel a lui.

Il chante, âme de feu que le génie isole;
L'harmonie à longs flots s'échappe de son sein.
Certes, en le créant, Dieu n'eut pas le dessein
D'étouffer cette voix qui nous charme et console.

Mais l'homme cependant, égoïste et cruel,
Met le poète en cage et referme la porte.
— O liberté! sans toi le même sort emporte
Les rossignols humains et les chanteurs du ciel!

XXIII.

SOUPIR.

Oh! que ne suis-je encor l'enfant adolescente,
La fillette au teint rose, avec ses longs cheveux,
Et le rire facile à sa lèvre innocente
Et l'azur dans les yeux!

Alors qu'après avoir, diligente écolière,
Bien appris mes leçons, rédigé mes devoirs,
A rimer, le front bas, l'œil pensif, l'âme fière,
J'employais tous mes soirs;

Quand j'envoyais des vers à quelque grand poète,
Que la fièvre du beau faisait battre mon cœur,
Et qu'un immense espoir me remplissait la tête
De rêves de bonheur!

O songes exaltés! ambition sans borne!
O désirs insensés! soif de gloire et d'amour!
A la réalité désenchantante et morne
On se réveille un jour.

Hélas! de toute part s'envolent mes chimères.
— Infidèles oiseaux qui désertez le nid,
Sans égard pour mes pleurs et mes plaintes amères,
Qu'est-ce qui vous bannit?

Revenez me chanter vos hymnes d'espérance!
Revenez me bercer de songes radieux!
Secouez un instant ma lourde indifférence....
Votre leurre vaut mieux!

Comment donc se fait-il que tout désir s'oublie?
— La vaine ambition tenaillait mon cerveau....
Et voici maintenant qu'elle est ensevelie,
Bien morte en son tombeau.

Amour.... rêve doré qu'à seize ans l'on caresse,
Clé magique entr'ouvrant un monde souhaité,
Doux envahissement de la première ivresse,
Céleste volupté!...

L'amour est mort aussi; mon âme à peine éclos
N'est plus qu'un cimetière où j'ai tous mes trésors.
La froide expérience effeuille chaque rose....
Tous mes bonheurs sont morts!...

PRINTANIÈRES.

1879—1881.



I.

RENOUVEAU.

Voici venir le Renouveau charmeur!
Son pied d'enfant rebondit sur la mousse.
Il faut aux bois savourer la primeur
De ces trésors que répand sa main douce :
La fleur éclore et la feuille qui pousse.
Le jeune Avril aux cheveux ruisselants
S'arme d'audace et fièrement repousse
L'hiver boudeur qui s'éloigne à pas lents.

II.

A V R I L.

Le ciel a repris
Ses vêtements gris.
De même
Mon cœur attristé,
Demandant l'été
Qu'il aime.

Printemps endormi,
Rouvre, ô mon ami!
Bien vite,
Tes si jolis yeux!
Mon rêve anxieux
T'invite.

Prépare en secret
Et dans la forêt
Envoie
Parmi les buissons,
Les fleurs, les chansons,
La joie!

III.

PRINTEMPS.

Le printemps est revenu !
 Ingénu,
Il sourit parmi les branches,
En semant à pleines mains
 Aux chemins
Violettes et pervenches.

Un azur délicieux
 Peint les cieux
Qu'un nuage blanc traverse
Et le flamboiement vermeil
 Du soleil
Rit plus doux après l'averse.

Donne-moi, comme aux pinsons,
 Des chansons,
O ma belle enchanteresse !
O saison bonne aux rimeurs !
 Car je meurs
Si ta voix ne me caresse.

Las! j'ai beau te supplier
D'oublier
Notre ancienne bouderie,
Dans ta longue inimitié,
Sans pitié,
Tu défends que je sourie!

IV.

L'ENFANT.

L'enfant bondit comme une chèvre.
Le vent se joue en ses cheveux,
Le rire épanouit sa lèvre
Qui lance des refrains joyeux.

Le teint vermeil, la main tendue,
Il court après un papillon,
Le pourchassant dans l'étendue
Avec ses pieds de Cendrillon.

Et, solitaire, au pied d'un arbre,
Une femme, dans le jardin,
Auprès d'une Vénus de marbre
Qui la regarde avec dédain,

Couve l'enfant sur la pelouse
De son plus maternel regard,
Avec la tendresse jalouse
De ceux qui rêvent à l'écart.

Elle est presque enfant elle-même,
Si frêle avec son air pensif,
Les cheveux blonds en diadème
Plus précieux que l'or massif.

Bien qu'elle ne soit pas savante,
Son cœur n'est pas déshérité.
C'est, non la mère, la servante
Qui rêve à la maternité.

V.

RAYON DE SOLEIL.

Je traversais la plaine jaune
Qui s'étend comme un Sahara
Et le soleil me fit l'aumône
D'un rayon qui me pénétra.

Dans mes regards et dans mon âme
Il s'enfonça, vibrant et clair,
Si loin que j'en ressens la flamme
Et que j'en vois le rouge éclair.

Mes yeux accoutumés à l'ombre
D'un horizon clos d'un grand mur,
Au sortir d'une chambre sombre,
Sont éblouis d'or et d'azur.

Et je garderai la blessure
De ce baiser doux et cruel :
Cruel parce qu'il est morsure
Et doux parce qu'il vient du ciel.

VI.

EN FÉVRIER.

Vois comme le soleil rayonne!
Entends comme l'oiseau fredonne!
O le beau jour de février!
Adieu neige au manteau d'hermine!
Le ciel bleuit et s'illumine,
Les mains se joignent pour prier.

Oh! viens pour chasser la froidure
Et pour rhabiller de verdure
Les bois en deuil, les champs déserts,
Cher renouveau, saison bénie,
Avec tes fleurs, ton harmonie
Et tes parfums et tes concerts!

Fais, doux printemps, que ma jeunesse
Comme un phénix demain renaisse!
Je te rendrai grâce à genoux!
Mais toi qui fais s'ouvrir la rose,
Peux-tu rouvrir la tombe close
De l'espérance morte en nous?

VII.

AMOUR DE FEMME.

Elle disait : — »Voyez ! depuis que je vous aime
Mon cœur est à vos pieds, fidèle comme un chien,
Mon front à vos genoux méprise un diadème
Et hors vous contempler je ne demande rien.

Mais vous n'écoutez pas mes timides paroles,
Votre âme plane ailleurs, bien haut, bien loin de moi,
Où des étoiles d'or fleurissent les corolles,
Dans l'azur où, mon ange, on vous proclame roi !

Je le sais ; il suffit à mon humble tendresse
De vivre et de mourir sous vos regards bénis
Et de me voir donner la distraite caresse
Que l'on fait aux oiseaux qui tombent de leurs nids.

En passant, quelque jour, si votre pied m'écrase,
Je mourrai souriante, ô mon maître adoré !
Et jusque dans la mort je trouverai l'extase,
Si je subis pour vous ce martyr ignoré."

VIII.

SOMMEIL.

La jeune fille dort; son haleine soulève
Un sein chaste et neigeux où palpite le rêve.
Au-dessus de son front son bras blanc s'arrondit
Et des fleurs que sa main en dormant repandit
Jonchent l'oreiller frais et la couche embaumée
Où repose l'enfant par le sommeil calmée.
Un rayon de soleil glisse entre les rideaux,
Effleurant ses cheveux déroulés sur le dos
Et faisant resplendir l'or bruni de la tresse.
Un sourire flottant, plein de vague tendresse,
Erre autour de sa bouche, avivant sa rougeur,
Et révèle à demi l'ivoirine blancheur
Et l'émail éclatant de la fine denture.
Il fait chaud ce matin, et jusqu' à la ceinture
La chemise est ouverte et montre son trésor,
Jeune sein virginal respirant sans effort.
Et sur le bord du lit sa jambe ronde et blanche
Fait incliner son pied comme un lys qui se penche.

Qui l'osera troubler, ce paisible sommeil ?
— Le baiser d'une mère épiant son réveil
Ou l'espiègle bonjour d'une sœur déjà prête
Qui lui jette en riant des lilas à la tête.

IX.

BLANCHE ET NOIRE.

On les voyait marcher sous les arbres feuillus,
L'une en noir, l'autre en blanc, toutes les deux jolies,
L'une encore presque enfant et l'autre presque plus,
Se contant leurs plaisirs et leurs mélancolies.

La jeune fille en blanc, la jeune fille en noir,
Comme deux sœurs enfants se tenaient embrassées
Et le passant rêveur en elles croyait voir
La joie et la douleur qui marchaient enlacées.

X.

DIZAIN.

Pour rebâtir mes châteaux en Espagne
Il me suffit d'un rayon de soleil,
D'un rendez-vous donné par ma compagne,
La Muse aimée au sourire vermeil,
M'enrichissant d'un regard sans pareil,
Ou bien encor d'une humaine tendresse,
D'un geste ami, d'un mot plein de douceur.
J'entends alors dans mon âme en ivresse
Et délivré du souci qui l'opresse,
L'espoir joyeux me dire: »Viens, ma sœur!»

XI.

Voici que le printemps va naître
Et le muguet s'épanouir,
Et je regarde à ma fenêtre
Les hirondelles revenir.

O mois d'avril! saison nouvelle!
Strophes que nous vous adressons!
Le ciel est pur, la terre est belle
Et je veux dire mes chansons.

Quels doux parfums! le vent me grise,
J'ai le cœur plein de mots touchants....
Mais tout-à-coup ma voix se brise,
Avec des pleurs au lieu de chants.

La brise me caresse et joue
Dans mes cheveux, comme une main
Et je sens trembler sur ma joue
Un baiser qui n'est pas humain.

Et le souffle de la nature
Emplit mon âme de langueur
Et le mal ancien que j'endure
Persiste à me ronger le cœur.

XII.

Les feuilles vont éclore.
Déjà l'azur colore
Un ciel tendre et joyeux.
Je ne sais nul poète
Qui n'ait la rime en tête
Et les pleurs dans les yeux.

Eveil de l'innocence !
Rêves d'adolescence,
Revenez-vous encor ?
C'est bien, je vous enferme,
D'une main douce et ferme
Dans une châsse d'or.

Entendez-vous dans l'âme
Un nom d'homme ou de femme
Résonner chaque soir ?
Avez-vous, en silence,
Pesé dans la balance
Le regret et l'espoir ?

Jeune homme plein d'ivresse,
Jeune fille en détresse
Dont le cœur bat trop fort,
Unissez par vos lèvres
Les amoureuses fièvres
Où vous boirez la mort!

Le saison vous appelle
A la fête éternelle
Où chacun a son tour.
Le doux philtre vous grise,
Puis dans vos mains se brise
La coupe de l'amour.

XIII.

A V R I L.

Voici le mois d'avril, les vergers sont en fleurs.
Le doux air printanier, bleu comme les pervenches,
Caresse l'herbe haute et souffle dans les branches
Que la floraison peint des plus tendres couleurs.

Les pêchers sont couverts de roses avalanches.
Ah! qu'il fait bon, avant les premières chaleurs,
Quand l'aurore au gazon vient de jeter ses pleurs,
A l'ombre des pommiers levant leurs têtes blanches!

Sur les rameaux fleuris mésanges et pinsons
Vous chantent à l'envi leurs plus claires chansons.
On écoute, en rêvant, sans pensée et sans livre.

La chaumière est là-bas, adossée à l'enclos.
— Ce n'est qu'un humble champ, peu cultivé, mal clos.
Et ce coin vert pourtant me suffirait pour vivre.

XIV.

Je dis que la science apprise
Ne vaut pas les songes divins
Qu'on peut faire dans les ravins,
Le front caressé par la brise.

Je dis qu' Eve aux rameaux sacrés
N'aurait pas dû cueillir la pomme
Et que tout le savoir de l'homme
Ne vaut pas une fleur des prés!

XV.

A L U I.

Je vous attendais, mes amours !
Chère âme promise à mon âme !
Et le temps poursuivait son cours,
Sans dire notre épithalame.

Parfois un regard m'avait lui.
O le doux émoi de l'attente !
Je me disais tout bas : »C'est lui !"
Et je demeurais palpitante.

Mais l'illusion que j'aimais
Avait des ailes Insensée !
Moi qui n'ai pu trouver jamais
L'âme à la mienne fiancée !

Ami, je ne vous attends plus.
Le monde est rempli de mystère.
Quelque jour les ans révolus
Prendront mon âme solitaire.

Je ne vous rencontrerai pas
Avant ma naissance à la vie
Où dans l'azur, loin d'ici-bas,
S'en ira mon âme ravie.

Là, dans un baiser lumineux
Et dans une étreinte infinie,
Nos esprits formeront leurs nœuds
Et l'union sera bénie.

XVI.

RENCONTRE.

Ils se sont rencontrés, en passant, dans la rue.
Un regard fugitif, des saluts échangés,
Une importune image aussitôt disparue
Et c'est tout. On dirait presque des étrangers.

Pourquoi hâter le pas et détourner si vite
D'un souvenir vivant la pensée et les yeux ?
Craignez-vous la douleur ? — La peine qu'on évite
Revient troubler la vie en ses moments joyeux.

Puisque du cœur humain l'oiseau d'amour s'envole,
Puisque vers le nouveau l'attire son penchant,
Dans le nid déserté par votre hôte frivole
Ne pouvez-vous garder un écho de son chant ?

Vous avez, pleins d'orgueil, ivres d'insouciance,
Pour l'avenir chanceux rejeté le passé,
Comme un enfant rejette avec impatience
Le jouet encor neuf que lui-même a cassé.

Pourtant, si vous l'osiez, vous devriez descendre
Au fond du souvenir voilé par la pudeur,
Et vous retrouveriez, sous la couche de cendre,
Un charbon mal éteint qui répand sa tièdèur.

miel

XVII.

RÊVES D'ENFANCE.

Lorsque je reposais, pleine d'un vague espoir,
Dans les bras de l'enfance,
Que mes yeux pour dormir se fermaient chaque soir
Sans crainte et sans défense,

Que mon sommeil faisait germer des rêves d'or
Sous mes paupières closes
Et comme un amoureux me prodiguait encor
Des perles et des roses,

Je vivais à part moi dans un monde enchanté,
Splendide et solitaire
Qui, si je l'avais su décrire, aurait tenté
Les heureux de la terre.

J'avais des bosquets verts de fleurs et d'oranger,
Des fruits d'or à chaque arbre,
Des fontaines tombant avec un bruit léger
Dans leurs vasques de marbre ;

Un palais dessinant son profil blanc et pur
Sur le ciel d'un bleu sombre
Et des parois d'albâtre et des salles d'azur
Et des joyaux sans nombre ;

Des robes de satin, des jupes de velours
A riches broderies,
Des manteaux de brocart étincelants et lourds
De mille pierreries.

J'avais des pages blonds, des femmes aux doux yeux,
Tous plus beaux que les anges,
Des oiseaux modulant des chants délicieux
Sur des rythmes étranges.

J'avais de grands jardins paisibles et charmants
Où s'égarait ma course
Et des coffres d'or fin remplis de diamants
Où j'emplissais ma bourse.

Partout sur mon passage on se trouvait heureux,
Car j'ouvrais des mains pleines
Et je faisais pleuvoir mon luxe généreux
Sur les monts et les plaines.

Je montais à la chasse un fringant palefroi
Aussi blanc que la neige
Et je faisais pâlir l'équipage d'un roi
Auprès de mon cortège.

Et je m'imaginai qu'une fée à l'œil bleu,
Comme dans un poème,
Avait baisé mon front de ses lèvres de feu,
Le jour de mon baptême.

Retombée aujourd'hui, comme une feuille au vent,
Dans cette vie amère,
Je te regrette encore et te pleure souvent,
Enfantine chimère!

Viens pour me consoler et noyer mon ennui
Dans les flots de tes songes
Et laisse à mon chevet descendre quelque nuit
Tes féeriques mensonges!

XVIII.

Ne le savais-tu pas, qu'un sourire moqueur
Me cause plus de mal qu'une flèche acérée
Qu'on trempe de venin et qui va droit au cœur ?
Oui, la flèche attendait, avec soin préparée.
La douleur pour l'enfant n'est pas encor sacrée ;
Il vise au but—et rit s'il voit le trait vainqueur.

Mais je t'ai pardonné ; n'en parlons plus. Ces choses
Dormiront désormais dans leurs voiles d'oubli ;
Il ne faut pas que j'aie en déranger un pli.
Le souvenir se fane aussi bien que les roses,
Mais le sourire a fui de mes lèvres moroses.
Hélas ! que me veux-tu, cher mort enseveli ?

Non, ce n'est pas l'amour qui, palpitant, soulève,
Comme à la voix du Christ le mort ressuscité,
Le froid linceul qui l'a si longtemps abrité.
Ce n'est pas un espoir, ce n'est pas un vieux rêve,
Pareil au flot mourant qui revient à la grève
Sangloter et gémir sur le sable humecté.

Non, ce regard éteint est celui d'une morte
Et, de nos jours, les morts ne ressuscitent pas.
Ne sais-tu pas son nom? je le dirai tout bas :
C'était la Confiance et toi mais que t'importe?
Tu souris de nouveau, ta main frappe à ma porte,
Tu m'as pris la compagne attachée à mes pas.

XIX.

ROSE ET PAPILLON.

»D'où reviens-tu, beau papillon,
En voltigeant dans un rayon?"
Disait la rose,
»Tu vas et viens, tu fuis gaîment.
De tes caprices, mon amant,
Le monde cause!

Ne te souvient-il plus, ami,
D'un soir où tu t'es endormi
Dans ma corolle?
L'azur était d'astres semé,
Je t'ouvris mon sein parfumé,
"Hôte frivole!"

— »O souvenir! ô souvenir!
Qui me fais toujours revenir
A la plus belle
Des fleurs où mon âme a goûté
Le miel d'amour, la volupté!
Je me rappelle!

A ton ami rouvre ton cœur!
Le doux parfum de ta langueur
 Dans l'air s'épanche.
Fleur, tu me dis capricieux,
Mais pour toi je reviens des cieus,
 Ma rose blanche!"

XX.

Dans les petits sentiers étroits,
Sous le couvert des branches,
On moissonne, après les jours froids,
Des anémones blanches.

Dans les petits sentiers étroits,
Où chantent les mésanges,
Il faut errer, ni seul ni trois,
Heureux comme les anges!

XXI.

A PROPOS D'UNE FLEUR.

Un soir de printemps,
Deux cœurs palpitants
Sans trêve
Avaient, un moment,
Fait, doux et charmant,
Un rêve.

J'avais une fleur
De fraîche couleur,
Mi-close.
Quand l'heure a sonné,
Je vous ai donné
Ma rose.

Je disais : »Voici!»
Vous disiez : »Merci!»
Ensemble.
L'instant des adieux,
Les larmes aux yeux,
On tremble.

Aux tristes langueurs
Sont les jeunes cœurs
 En proie,
Lorsqu'on leur a pris
Ce joyau de prix,
 La joie.

A tort bien souvent
Une âme d'enfant
 S'étonne.
Nos songes d'amour
Finirent un jour
 D'automne.

La fleur, la voilà.
La rose, il me l'a
 Rendue,
Mais la foi, jamais !
Elle est désormais
 Perdue.

XXII.

DANS LES BOIS.

La rime, de ma bouche,
Comme un oiseau farouche
Qui de l'arbre s'enfuit,
S'envole au bruit.

Pour cabinet d'étude
Je veux la solitude
Et les ombrages frais
Dans les forêts.

La brise qui s'élève
A l'odeur de la sève
Et des fleurs à foison
Dans le gazon.

Les feuilles desséchées,
Par l'automne arrachées,
Comme un tapis mouvant
Roulent au vent.

A flots d'or la lumière
Sur la verte clairière
Et le tranquille étang
Plane et s'étend.

L'air contient des aromes
Puissants comme des baumes
Disant aux coeurs meurtris :
Soyez guéris !

Et la branche qui frôle
Me caresse l'épaule
Avec un geste humain,
Comme une main.

O nature adorée !
Dans l'enceinte sacrée
Je me rends à ta voix,
Au fond des bois.

La rêverie est douce,
Dans les sentiers de mousse,
Avec les papillons
Et les rayons.

Lorsque, entre le branchage,
Luit sur le paysage
Le regard solennel
D'un coin du ciel !

XXIII.

NOCTURNE.

La nuit dans le ciel épanche son urne.
La lune — on dirait une immense fleur
Qui s'épanouit dans le ciel nocturne —
Montre sa pâleur.

Quand, le soir venu, j'ouvre ma fenêtre
Et que je le vois, ce visage blanc,
Je me sens pâlir et l'angoisse naître
Dans mon cœur tremblant.

O nuages noirs! revêtez la lune
De voiles de deuil aux crêpes flottants!
Cachez ses grands yeux! je lui tiens rancune
Depuis six printemps.

J'ai le souvenir de promesses vagues
Et j'entends encor sa magique voix
Océan d'oubli, reçois dans tes vagues
Ces jours d'autrefois!

Elle promettait, adoré mensonge !
A mon pauvre cœur l'amour éternel
Et moi je levais pour saisir mon songe
Les bras vers le ciel.

Mon cœur est blessé, mon âme s'embrase
Et je tends en vain mes songes fleuris
Avec mon amour, avec mon extase
Vers des bras chéris.

Et les soirs de mai, dans ma peine amère,
Mon âme de feu se consume en vain
Pour mon rêve ailé, ma folle chimère,
Mon amour divin.

O cœur de mon cœur ! âme de mon âme !
Toi dont le regard me fait seul défaut,
Ne viendras-tu pas dans ces bras de femme
Tendus vers là-haut ?

XXIV.

MÉLODIE.

C'était le printemps, je tressaillais d'aise,
Mon cœur s'écriait: — »O mes dix-sept ans!"
Je disais: — »Mon cœur, il faut qu'on se taise!"
C'était le printemps.

L'oiseau jubilait sur l'églantier rose,
Je pensais: — Dieu bon! que vivre me plaît!
Et dans la fraîcheur de mon âme éclore
L'oiseau jubilait.

Je semais des fleurs en m'écriant: »J'aime!"
Et j'oubliais tout, hivers et malheurs
Et je m'exaltais et c'était moi-même
Qui semais des fleurs.

O ces temps enfuis! que de feuilles mortes
Sur mon âme en deuil ont neigé depuis!
La bise automnale assiège nos portes.
O ces temps enfuis!

Cueillez le lilas et la pâquerette!...
O songe naïf! quand tu t'envolas
Je pleurai; ces pleurs, que je les regrette!
Cueillez le lilas!

Avril refleurit toutes les années
Et rend les beaux jours que l'hiver nous prit.
Pauvres cœurs déserts! âmes profanées!
Avril refleurit.

XXV.

D U O.

— O mes amours ! si vous veniez
Dans le parc où le vent balance
Les thyrses blancs des marronniers,
Vous comprendriez mon silence.

Sans leur faire de violence
Je tiendrais vos doigts prisonniers,
Dans l'allée où le vent balance
Les thyrses blancs des marronniers.

— Le soir parfois j'y suis venue
Pour écouter le rossignol
Et ma rêverie ingénue
Qui monte, monte et prend son vol.

Dans les ombres de l'avenue
Je demeure clouée au sol,
Pour écouter le rossignol
Et ma rêverie ingénue.

— Ils sont doux, vos ravissements
Mais je sais une autre harmonie :
C'est le duo des cœurs aimants
Que chante l'âme à l'âme unie.

Seul, on fait des rêves charmants,
On écoute une voix bénie,
Mais je sais une autre harmonie :
C'est le duo des cœurs aimants!

XXVI.

PREMIERS PAS.

L'enfant tend les mains et gazouille;
Il marche, il fait ses premiers pas.
La jeune mère s'agenouille,
Afin qu'il ne se heurte pas.

Sous le berceau de clématite
Où flotte un rayon du matin
Le grand-père est là qui médite
Devant le spectacle enfantin.

L'enfant gracieux et robuste
Rit de son beau rire vermeil
Et, demi-nu, livre son buste
Aux ardents baisers du soleil.

Parfois il soulève et repose
Son petit pied rose et tremblant.
On dirait qu'il veut mais qu'il n'ose,
Tant son pas devient chancelant.

Il lève son oeil de lumière
Avec un air craintif et doux.
La mère, entendant sa prière,
Le fait asseoir sur ses genoux.

L'ombre des feuilles plane et tremble
Sur le banc qui les a reçus.
On dirait à les voir ensemble
La Vierge avec l'Enfant-Jésus.

Et, souriant, l'aïeul se penche
Vers le blondin au front de lys
Et laisse dans sa barbe blanche
Courir les doigts du petit-fils.

XXVII.

A L'AUBE.

La nuit, quand je sommeille,
Viens, ô chanson vermeille!
Sur mon coeur te poser
Comme, doux et farouche,
Sur l'amoureuse bouche
Se pose le baiser!

Afin que mon beau songe
Un moment se prolonge
Et sourie à mes yeux,
Qu'en mon rêve je voie,
O surhumaine joie!
S'ouvrir un coin des cieux.

Afin surtout qu'à l'heure
Où l'aube rit et pleure
Sur l'homme à son réveil,
Tu puisses, chant de fête,
Ainsi qu'une alouette,
Monter vers le soleil!

XXVIII.

CONSOLATION.

— Mets ton front sous ma lèvre,
Ton front blêmi,
Je veux guérir ta fièvre,
O mon ami!

— O femme! ton extase
Croit m'apaiser,
Lorsque mon front s'embrase
A ton baiser.

— Ma bouche est-elle amère,
O front de lys?
On dirait une mère
Avec son fils.

— Ton exquise tendresse
Me fait souffrir
Et ta chaste caresse
Ne peut guérir!

Ton haleine m'effleure,
Ton souffle est doux.
Il se peut que je meure
A tes genoux.

— Frère, j'ai l'âme emplie
D'une douceur
Qui t'aime et qui s'oublie.
Je suis ta soeur!

— Ma sœur devant les anges,
Vois, à tes pieds
Sont mes crimes étranges,
Inexpiés!

Dans la débauche infâme
J'ai profané,
J'en pleure, ô chaste femme!
Mon cœur fané.

J'en garde la brûlure
Et la langueur,
J'en porte la souillure
Au fond du cœur.

Lorsque ta voix m'appelle
Ton ange aimé
Je regarde, ô ma belle!
Le ciel fermé.

Car, lancé dans l'abîme,
J'ai plus souffert
Que le déchu sublime
Dans son enfer.

Lorsque j'ose descendre
Au fond de moi
J'y trouve un peu de cendre
Eloigne-toi!

Fuis, car je suis indigne
De ton regard.
Ton doigt pur me fait signe,
Il est trop tard!

Comme un serpent m'enlace
L'affreux passé,
Il m'étreint, il me glace
J'en suis lassé!

— Tu peux encore revivre,
O mon enfant!
Viens que je te délivre!
— Dieu le défend.

Mes idoles de fange
Le Dieu jaloux
Les renversa, mon ange,
Sur mes genoux.

— Mais le Seigneur envoie
A tout chrétien
Pour lui montrer sa voie
L'ange gardien.

Il touche nos blessures
D'un doigt divin,
Il met sur les morsures
L'huile et le vin.

Il guérira ton âme
D'ombre et d'azur
Avec le saint dictame
De l'amour pur!

XXIX.

POURQUOI?

Cest le printemps—et je frissonne.
Pourquoi?
L'oiseau prélude—et le glas sonne
En moi.

La fleur éclôt sous la caresse
Du ciel,
L'abeille y puise avec ivresse
Le miel.

Et je sens mon âme oppressée
Pourtant.
Qu'est-ce que la pauvre insensée
Attend?

Se désoler est un blasphème
Ce jour,
Le mois de mai chante un poème
D'amour.

On voit s'ouvrir des âmes closes
Vingt ans.
Donne-leur tes plus fraîches roses,
Printemps!

Ton aile chaude en vain m'effleure,
Pourquoi?
J'entends un doute affreux qui pleure
En moi.

XXX.

STROPHES.

Vois! des strophes sont écrites
Dans le bleu de l'horizon,
La blancheur des marguerites
Pare le nouveau gazon.

Oh! les chansons des fauvettes
Dans les frais chemins ombreux,
Embaumés de violettes,
Où s'en vont les amoureux!

Le lilas et l'églantine,
L'hyacinthe et le muguet
Montrent leur grâce enfantine
Souriant dans le bosquet.

Le beau Mai prend sa revanche
Sur Novembre, avec douceur,
Quand passe le vent la branche
A le mouvement berceur.

O sourire! ô doux poème
Chanté par un séraphin!
On entend la phrase: »J'aime''
Dans les airs vibrer sans fin.

L'ombre, le soleil, la brise
Nous caressent tendrement
Et la saison favorise
Ceux qui rêvent un roman.

Et je ne sens plus mon doute
Sur les bords fleuris des eaux,
Dans la ravine où j'écoute
La musique des oiseaux.

XXXI.

COUP D'AILE.

Parce que ma douleur se résigne et s'apaise,
Parce que dans mon sein mon cœur bat mieux à l'aise,
Que la révolte en moi ne jette plus de cris,
Qu'aux yeux des inconnus je parais moins farouche,
Que parfois un sourire épanouit ma bouche,
Mes anciens maux sont-ils guéris ?

Je tâche bien souvent que le monde le croie,
Je porte le front haut, je prends un air de joie,
A grands coups d'éperons j'excite mon orgueil.
Et, voyant au miroir que je n'ai pas de ride,
Je veux redevenir confiante et candide
Ainsi qu'on est avant le deuil.

Je veux comme un enfant jouir de toute chose,
Avec l'insouciance et le rire sans cause,
Apanages de grâce et de naïveté ;
Mais alors tout à coup me reprend ma faiblesse
Et, comme un lourd fardeau qui m'écrase, je laisse
Retomber ma feinte gaité.

Que n'ai-je encor dix ans! oh! que ne suis-je encore
A l'âge illuminé d'une clarté d'aurore
Où le passé n'est rien, où l'avenir sourit,
Où du matin au soir on chante, on court, on joue,
Le vent dans les cheveux et sur l'ardente joue
Des roses que rien ne flétrit!

Pourtant alors déjà—c'est que l'on naît poète —
J'essayais de rimer la pensée inquiète
Tremblant dans mon cerveau comme un oiseau captif.
Et souvent, rejetant ma balle et ma poupée,
Toute seule, à l'écart, j'écrivais, occupée
D'un effort soudain et naïf.

Maintenant à l'oiseau des ailes sont venues,
Au rebord de son nid il regarde les nues,
Sondant l'immensité, la mesurant des yeux.
Courage! élance-toi, prends l'essor, ô mon âme!
Fends l'éther et l'azur de tes ailes de flamme
Et va te consoler aux cieux!

XXXII.

APAISEMENT.

Oublions le passé! La porte se referme
Sur les jours écoulés et les rêves perdus.
L'amour est fugitif et la joie a son terme.
Dans le sein d'aujourd'hui l'avenir est en germe
Et n'est-ce pas à lui que nos espoirs sont dûs?

Dans les plis de ta robe aux couleurs châtoyantes
N'as-tu pas des trésors, ô mon jeune avenir?
J'irai dans les forêts, sous les branches ployantes,
Dans l'ombre et dans la paix des routes verdoyantes,
Pour me réfugier contre le souvenir.

Je ne veux plus souffrir! De l'ancienne blessure
Le sang à flots vermeils ne coule plus jamais.
Pourtant j'ai ressenti la cruelle morsure,
Mais le temps l'a guérie, oh! j'en suis presque sûre
Et je suis décidée à vivre désormais!

L'aube se lève encor sur ma vingtième année
Et je veux à jamais t'exiler de mon cœur,

O mal qui dans mon âme, église profanée,
Comme aux brises d'orage une rose fanée,
As fait pencher ma foi sous le doute vainqueur!

De la triste langueur qui me hante et m'obsède
Je veux me délivrer, il n'importe comment!
C'est bien assez longtemps que je m'incline et cède
A la douleur sans cause et sans nom qui possède
Mes rêves attristés perpétuellement!

Les portes du bonheur pour moi ne sont pas closes,
Car j'ai des yeux pour voir, une voix pour chanter!
Il est au monde encor de ravissantes choses:
De beaux soleils couchants dans les nuages roses
Et des matins d'avril fait pour nous enchanter.

Il est dans les grands bois des arbres qui verdissent
Et des oiseaux chanteurs et des papillons d'or,
De frais coquelicots dans les blés qui blondissent
Et des troupeaux laineux qui dans les prés bondissent
Et des brumes d'azur à l'heure où tout s'endort.

Il est des fruits vermeils; il est des fleurs sans nombre
Nous offrant à l'envi leur grâce et leurs parfums,
Des astres flamboyants dans le firmament sombre,
Des voix de rossignols dans les nuits pleines d'ombre
Et des rayons de lune au fond des sentiers bruns.

Reçois-moi dans ton sein, nature généreuse !
Il fait bon reposer dans tes bras maternels.
Tu berceras si bien mon âme langoureuse
Que je redeviendrai paisible et presque heureuse,
Sous le regard calmant de tes yeux éternels!

XXXIII.

CHANT D'AMOUR.

ELLE.

L'étoile monte aux cieux, blanche comme une perle,
Avec un long baiser le flot meurt sur la grève.
Regarde! c'est la mer qui soupire et déferle,
C'est la réalité plus douce que le rêve.

LUI.

Voir se briser la vague au sable de la rive
Et la lune épancher sa lumière bleuâtre,
Respirer l'air marin à l'odeur saine et vive
Et sentir dans ma main frémir ta main d'albâtre!

ELLE.

J'entends le rossignol gémir dans les ramures
Et se plaindre la voix de la nocturne brise
Et la terre et le ciel ont de si doux murmures
Que mon âme en tressaille et les boit et s'en grise.

LUI.

O le soir de printemps! ô la nuit parfumée!
Mets ta main sur mon cœur et sens comme il bat vite!
Rien n'est beau sous le ciel comme toi, bien-aimée!
A la félicité quelle voix nous invite?

ELLE.

Ne savais-tu donc pas que le même délire
Baigne mon cœur ému dans ma poitrine en fête?
Il vibre, ô mon amour! à l'égal d'une lyre
Où se posent les doigts merveilleux d'un poète

LUI.

Ce poète est l'amour, l'amour pur, ô mon ange!
De saintes voluptés c'est lui qui nous embrase,
Il nous verse à pleins bords une liqueur étrange;
Ce nectar parfumé nous convie à l'extase.

ELLE.

Il se mêle en mon cœur à cette joie extrême
Une mélancolie adorablement vague.
Je voudrais bien mourir en murmurant: Je t'aime!
Entre l'azur des cieux et l'azur de la vague!

LUI.

Je tremble, ô mon amour! ne t'enfuis pas encore!
La terre est si fleurie et la vie est si belle!

Le paradis est là: tu m'aimes, je t'adore.
Résiste même à Dieu, lorsque Dieu te rappelle!

ELLE.

Ne la connais-tu pas, la divine patrie?
J'ai dans mon souvenir gardé l'image sainte.
Notre âme est un oiseau dont l'aile s'est meurtrie
Aux barreaux de la cage, en voulant fuir l'enceinte!

LUI.

Oublie entre mes bras ce mirage céleste!
Ne t'envole pas seule, ô ma blanche colombe!
Que ferais-je sans toi? Si tu pars, si je reste,
Je laisserai mon cœur inhumé dans la tombe.

ELLE.

Partir seule, oh! jamais! d'un même vol, ensemble,
Nous prendrons notre essor en déployant nos ailes!
Dans l'éther radieux l'amour qui nous rassemble
Unira pour toujours nos deux âmes fidèles.

XXXIV.

LA FANTAISIE.

Un jour d'avril joyeux et frais,
J'ai rencontré dans les forêts
Où l'oiseau chante,
Marchant dans l'herbe et dans le thym,
Une enfant blonde à l'œil mutin,
Mais point méchante.

Sa chevelure au gré de l'air
Epanchait son or doux et clair,
Frôlant ses hanches,
Sa taille svelte se cambrait.
Ah! si vous aviez son portrait,
Là, sous les branches!

Je voudrais peindre son cou nu,
Son front pur, son rire ingénu,
Sa lèvre fraîche,
Sa main de neige aux doigts fluets,
Ses yeux bleus comme les bluets,
Son teint de pêche!

Ses vêtements étaient jolis
Avec leurs reflets et leurs plis
Soyeux et roses.
Mariant leurs vives couleurs,
Dans ses cheveux brillaient des fleurs
A l'aube écloses.

Elle avait ce je ne sais quoi
Qui vous met dans l'âme un émoi
Railleur et tendre.
Oui, ces deux choses à la fois
Dans son regard et dans sa voix
Pouvaient s'entendre.

Car son beau rire sonnait haut
Mais s'éteignait dans l'air bientôt.
Sa gaité brève.
Un moment dilatait le cœur,
Puis céda la place au vainqueur,
Le triste rêve.

Je dis enfin : — »Quel est ton nom,
O jeune femme au pied mignon,
Aux formes frêles ?
Sous ton corsage de satin
As-tu replié ce matin
De blanches ailes ?

Es-tu le sylphe que je vois
Dans un rayon danser parfois ?

Ou bien la fée

Qui va, sa baguette à la main,
Et chante le long du chemin,

De fleurs coiffée ?

Belle enfant, ne serais-tu pas
La Muse qui nous parle bas,

La douce folle

Que donne la rime et les sons
Pour nous en faire des chansons

Et puis s'envole ?”

Elle sourit, puis tout-à-coup

Jeta ses deux bras à mon cou

Et sa caresse

Me fait encor monter aux yeux,

O souvenir délicieux !

Des pleurs d'ivresse.

— «Viens, suis-moi,” dit elle, «aimons-nous !

Je veux te nourrir de vin doux

Et d'ambroisie,

Je t'amuserai, si je puis ;

Ne me connais-tu pas ? je suis

La Fantaisie.”

Et depuis ce matin d'avril,
Cette fée au charme subtil
Je l'ai suivie.
Elle sait l'art de nous tenter
Et c'est pourquoi j'use à chanter
Toute ma vie.

XXXV.

MATIN D'AVRIL.

Les oiseaux font leur tapage
Dans les cimes des ormeaux,
Le vent, hardi comme un page,
Se joue avec les rameaux.

La prairie a fait toilette,
Les bois ont leurs manteaux verts,
Auprès de la violette
Les muguetts se sont ouverts.

On respire par bouffées
Des senteurs de floraison
Et l'on voit danser les fées
Sur la pointe du gazon.

Dans les buissons les abeilles
Font un brouhaha joyeux
Et les roses sont vermeilles
Des baisers tombant des cieux.

XXXVI.

RONDEAUX.

I.

Mon cœur, ne vas-tu pas guérir ?
C'est le printemps qui te réclame.
Demain, sous son regard de flamme,
Les violettes vont s'ouvrir.

Je ne veux pas encor mourir,
Tant que l'espoir m'embrase l'âme.
Mon cœur, ne vas-tu pas guérir ?
C'est le printemps qui te réclame.

Verrai-je les lilas fleurir
Sans que revive en moi la femme ?
Un doux complot dans l'air se trame.
Si je pouvais ne plus souffrir !
Mon cœur, ne vas-tu pas guérir ?

II.

Dans le gazon le bouton d'or,
Avec la marguerite blanche
Et l'anémone et la pervenche,
Offre son fragile trésor.

Le bois ne verdit pas encor
Mais on peut cueillir sous la branche,
Dans le gazon, le bouton d'or
Avec la marguerite blanche.

Les oiseaux prennent leur essor
Dans les airs où le bleu s'épanche
Et le rêveur charmé se penche
Vers la terre en travail d'où sort,
Dans le gazon, le bouton d'or.

III.

Espoir, espoir, que me veux-tu ?
Mon âme a désappris la joie.
Comme un rameau que le vent ploie
Mon cœur est sans cesse abattu.

Le renouveau de fleurs vêtu
A des parures qu'il déploie.
Espoir, espoir, que me veux-tu ?
Mon âme a désappris la joie.

L'espérance est une vertu
Qui nous sourit et qui nous choie
Et qui dès l'aube nous envoie
Errer loin du chemin battu.
Espoir, espoir, que me veux-tu ?

IV.

Allez-vous en, fâcheux railleurs !
Laissez en paix mon cœur farouche !
Je ne veux pas que l'on y touche,
Portez vos jeux cruels ailleurs.

Vous direz que les rimailleurs
Au moindre mot prennent la mouche.
Allez-vous en, fâcheux railleurs !
Laissez en paix mon cœur farouche !

J'oublierai de mes yeux les pleurs
Et les vains soupirs de ma bouche,
Sur une printanière couche
De gazon, de mousse et de fleurs.
Allez-vous en, fâcheux railleurs !

XXXVII.

FLORÉAL.

O la journée enchanteresse!
J'ai les yeux éblouis d'azur
Et la lumière et la tendresse
Pleuvent à flots du grand ciel pur.

Oh! viens-nous en! le ruisseau coule
Entre les fleurs; on est si bien
Au bois où le pigeon roucoule,
Où chante un chœur aérien!

On peut rêver au pied des chênes
Et s'enivrer de Floréal,
Dénouer les terrestres chaînes
Et s'envoler dans l'idéal!

XXXVIII.

Un rêve m'a souri
Dans le gazon fleuri,
Dans l'azur qui ruisselle.
Et du soleil vainqueur
Il tombe sur mon cœur
Une rouge étincelle.

Séchez, beaux rayons d'or,
Mes yeux mouillés encor,
Sous vos baisers de flamme !
Lançant mes chants ailés
Vers les cieus constellés,
J'ai des lueurs dans l'âme.

Est-ce vous que j'entends,
Messagers du printemps,
Linots, pinsons, fauvettes ?
Chantez le chant béni
Qui parle d'infini
Et d'angéliques fêtes.

Quand vous chantez ainsi
Adieu mon noir souci,
Adieu ma plainte amère!
O nature en éveil!
Ton sourire vermeil
Me dit: — »Je suis ta mère!»

XXXIX.

ACCORDS PERDUS.

Entendez-vous à l'aube grise
La brise ?
Entendez-vous, le soir, des chants
Touchants ?
Connaissez-vous cette harmonie
Bénie
Que font, avec leurs mille voix,
Les bois ?
Je l'écoute et je la devine
Divine,
Mais l'homme ne la comprend pas,
Si bas.
Dieu veut que l'âme aux voix du monde
Réponde
— C'est là son éternel décret
Secret —
Par la douleur, mais il la crée
Sacrée
Et le cœur à l'archet divin
En vain

Veut refuser la moindre fibre ;

Tout vibre.

Moi je ne te refuse rien

Du mien,

Prends tout mon cœur, car c'est ma lyre,

Délire !

Et pourvu que je chante aussi,

Merci !

Accords perdus que nul sans doute

N'écouté,

Montez pour moi vers l'Eternel,

Au ciel !

XL.

CHIMÈRES.

Quand, distraite à l'heure d'étude,
Rêve la vierge de seize ans,
Que dans la verte solitude
Errent les blonds adolescents,

Que, souriants, loin de leurs mères,
En extase et joignant les mains,
Les enfants bercent leurs chimères,
A l'abri des regards humains,

Quel est ce mirage splendide,
Quel est ce paradis lointain
Offert à leur regard candide,
Parmi les rayons du matin ?

C'est la jeune fée Espérance,
Les mains pleines de visions,
La berceuse de la souffrance,
La mère des illusions.

Elle a des couronnes fleuries,
Des fruits d'or, des oiseaux chantants
Et toutes les grâces fleuries
Et les promesses du printemps.

Mais les fleurs seront tôt fanées,
Les fruits d'or recèlent des vers.
Enfants! pour l'homme les années
Ont moins de printemps que d'hivers.

Ecoutez! le rossignol chante.
Egarez-vous au fond des bois,
Car la destinée est méchante
Et les oiseaux perdent la voix.

Nous cueillons sur notre passage
Moins de roses que de cyprès.
La vie est comme un paysage:
C'est plus beau de loin que de près.

XLI.

LORSQUE J'ÉTAIS UNE ÉCOLIÈRE.

Lorsque j'étais une écolière
Avec de blonds cheveux flottants
Et que ma chanson familière
Parlait d'aurore et de printemps,

Que je croyais, ô foi native!
Voir les anges veillant sur nous
Et qu'en ma prière naïve
Je les invoquais à genoux,

Souvent, le regard dans le vide
Et prise d'un tressaillement,
Sur mon cœur d'espérance avide
Je croisais les bras lentement.

Un rêve au-dessus de mon âge
Emplissait mon front alourdi
Et j'évitais le voisinage
Des enfants au rire étourdi.

Mon isolement volontaire
Était l'objet de maint discours,
N'importe! j'errais solitaire
Dans le jardin et dans les cours.

Les arbustes étaient si frêles
Qu'on pouvait me voir au travers;
Mes compagnes riaient entre elles
Et disaient: — »Elle fait des vers!»

Sourde à la parole ironique,
Forte d'un désir incessant,
Prêtant l'oreille au songe unique
De mon esprit adolescent,

J'allais, je m'arrêtais, grisée
Par l'espoir de je ne sais quoi.
Après, je me sentais brisée...
C'était pourtant bon, croyez-moi!

Lorsque je voyais, folle tête!
Mon avènement glorieux
Et la couronne de poète
Ceindre mon front pur et joyeux!

L'espérance est la charmeresse
Que tout homme devrait bénir.
Je veux de ces heures d'ivresse
Toujours garder le souvenir.

Et si mon rêve m'a déçue
Et si mon nom demeure obscur,
Cette joie au moins je l'ai sue :
Voir dans mon ciel un coin d'azur.

Et s'il faut que jamais la gloire
N'exauce un désir ingénu,
Le sincère bonheur d'y croire
Et d'essayer, je l'ai connu.

Lorsque se brisera la chaîne
De mes jours, que je sentirai
Le frisson de la mort prochaine
Et qu'au tombeau je m'en irai,

Si l'œuvre de toute ma vie
Avec moi descend au cercueil,
Douce chimère poursuivie,
Vain mirage de mon orgueil,

Si l'approbation du monde
Jusqu'à moi ne parvient jamais,
Mon enfance en espoir féconde
Doit me consoler désormais!

XLII.

AUTO-DA-FE.

J'ai fait un bel auto-da-fe
De ma jeunesse blonde,
De mon regret mal étouffé,
De mon âme profonde.

J'ai pris les vieux rêves tentants
Qui me voulaient séduire
Et les lilas de mon printemps
Qui réveillaient mon ire.

J'ai pris au vol mon oiseau bleu
Et j'ai fait la saisie
De la sorcière à l'œil de feu,
La chère fantaisie.

Je leur ai dit qu'il faut mourir
Sans cris, sans plaintes vaines,
Car je sens leur poison courir
Dans le sang de mes veines.

J'ai mis la flamme à ce bûcher
Où meurt tout ce que j'aime,
D'un front d'airain, sans me fâcher,
En bourreau de moi-même.

— »Adieu ma joie! adieu mon cœur!
Le feu—puis une bière!
C'est moi qui suis votre vainqueur
Et me voilà de pierre.»

Mais, ô faiblesse! ô lâches yeux!
Honte que rien n'essuie!
Mes pleurs tombaient, comme des cieux
Tombe une chaude pluie.

Et mon printemps de fleurs coiffé
M'a dit: — »Qu'on se désarme!
Voilà ton bel auto-da-fe
Eteint par une larme!«

XLIII.

LE REVE POURSUIVI.

J'ai voulu cueillir sur la branche
 La rose blanche,
J'ai voulu prendre un papillon
 De vermillon.

Je désirais la fleur joyeuse,
 L'aile soyeuse ;
Dieu qui me voit de haut, de loin,
 M'en est témoin.

La corolle au vent se balance
 Et je m'élançe . . .
Mais à peine ai-je eu le loisir
 De la saisir,

Que ton épine, ô rose blanche
 Prend sa revanche,
Me blesse et fait jaillir le sang,
 En s'enfonçant.

Le papillon que j'emprisonne
Et qui frissonne
Dans l'air bleu s'échappe à travers
Mes doigts ouverts.

Il s'est enfui d'une aile preste.
Rien ne me reste
Que la poussière de carmin,
Là, sur ma main.

Un peu de sang, un grain de poudre...
Dieu peut m'absoudre :
Qui poursuit le rêve ici-bas
Ne l'atteint pas.

XLIV.

ROSÉE.

Quand l'aurore surgit de la nue embrasée
Et déchire soudain les voiles gris des cieux,
La fleur s'entr'ouvre et boit les gouttes de rosée
Brillant sur la corolle ivoirine ou rosée,
Comme des bijoux précieux.

La nuit la terre pleure, elle a froid, elle est sombre,
Mais le matin venu, quand paraît le soleil
Qui chasse le brouillard et qui dissipe l'ombre,
Consolée, elle boit l'eau de ses pleurs sans nombre,
Dans une coupe de vermeil.

Ainsi le cœur humain, quand la douleur austère
Nous arrache des bras nos espoirs tant bercés,
De ses larmes compose une onde salulaire
Et, dans les jours de feu, le mieux se désaltère
Avec les pleurs qu'il a versés.

XLV.

LA MAISONNETTE.

La maisonnette est blanche et rose et presque neuve,
Abritée à la fois du soleil et du vent.
Autour, des marronniers s'élèvent et devant
Verdoie un frais jardin qu'un ruisseau clair abreuve.

Dès l'aurore on entend des cris et des chansons,
Des querelles d'oiseaux, des frôlements de branches
Que le ramier sépare avec ses ailes blanches
Et es merles siffleurs et les joyeux pinsons.

Le chèvre-feuille exhale une odeur de vanille,
Des jasmins étoilés un doux parfum s'épand,
La folle vigne au mur s'appuie et se suspend
Et le volubilis y fait grimper sa vrille.

Des senteurs de framboise et de fleurs d'églantiers
Flottent là nuit et jour sur les ailes des brises.
Et l'on voit dans l'enclos la pourpre des cerises
Eclater sur le fond vert-sombre des fruitiers.

Un cadre de feuillage entoure la fenêtre
Où, pure comme un lys, s'accoude en souriant,
Dès l'heure où le ciel bleu rougit à l'orient,
La paix, la douce paix que je voudrais connaître.

Oh! si tu le voulais, invincible destin,
Combien serait charmante et sereine ma vie!
Mon cœur reconnaissant n'aurait plus d'autre envie
Et je te bénirais, m'éveillant le matin.

XLVI.

EN CE TEMPS-LÀ.

En ce temps-là j'étais une enfant rose et blonde,
Ouvrant sur l'univers des yeux purs comme l'onde,
Livrant mon âme au rêve et mes cheveux au vent.
Une femme d'esprit que je voyais souvent —
Où vont l'aurore enfuie et l'amitié perdue? —
Souriait de l'extase où j'errais, éperdue,
M'éloignant de ce monde âpre et matériel
Et nageant dans le bleu comme un nuage au ciel.
»Enfant,» me disait-elle, »ô jeune et folle tête!
Prends garde! c'est ainsi que l'on devient poète
Et, crois m'en bien, la vie est cruelle à ceux-là!
Tous ces jeunes rêveurs dont l'âme s'envola
Aux régions du beau pour atteindre la cime,
La faim brutalement les poussa dans l'abîme
Et, sans avoir trouvé, ces chercheurs d'idéal
S'en vont, comme Gilbert, finir à l'hôpital!»
J'écoutais, secouant ma blonde chevelure,
Sans modérer mon rêve et ma joyeuse allure.
De ces prédictions je me souciais peu,

Car je prêtais l'oreille au chant de l'oiseau bleu.
Il murmurait alors avec sa voix confuse
Un hymne auquel mon âme aujourd'hui se refuse.
C'était, ô souvenir! dans mon cœur enfantin
La chanson de l'espoir, la chanson du matin.

O jours passés! Depuis la souffrance est venue.
Elle a saisi mon âme inviolée et nue,
Révoltée en mon sein et folle de douleur,
Comme un oiseau qui tremble aux mains de l'oiseleur.
Elle m'a fait subir le rude apprentissage
Qui rend la femme douce et qui rend l'homme sage.
J'ai beaucoup réfléchi depuis que j'ai souffert
Et plus net l'horizon à mes yeux s'est offert.
Mon désir me devance au but, j'y veux atteindre.
Je veux, chimère ailée, entre mes bras étreindre
Ta formidable croupe et ta crinière d'or!
Dans l'azur avec toi je prendrai mon essor.
Je sais une montagne où verdoie un bel arbre,
Où trône un dieu rêveur sur un socle de marbre.
C'est là-haut que je veux habiter à jamais,
Buvant l'eau cristalline et l'air pur des sommets.

XLVII.

LE PAYS BLEU.

Bien loin de la sphère où nous sommes,
Je sais un charmant pays bleu.
Lorsqu'il me plaît de fuir les hommes,
Je m'y vais reposer un peu.

Constellé de fleurs exotiques,
Le sol est comme un arc-en-ciel.
A l'ombre d'arbres fantastiques,
Les abeilles y font leur miel.

Les frais petits sentiers ondoient.
C'est là qu'il faut porter mes pas,
Sur les collines qui verdoient,
Dans les ravins profonds, là-bas.

Les oiseaux traversent l'espace.
Mes amis, où donc allons-nous ?
Suivons notre rêve qui passe,
Car je sais combien il est doux.

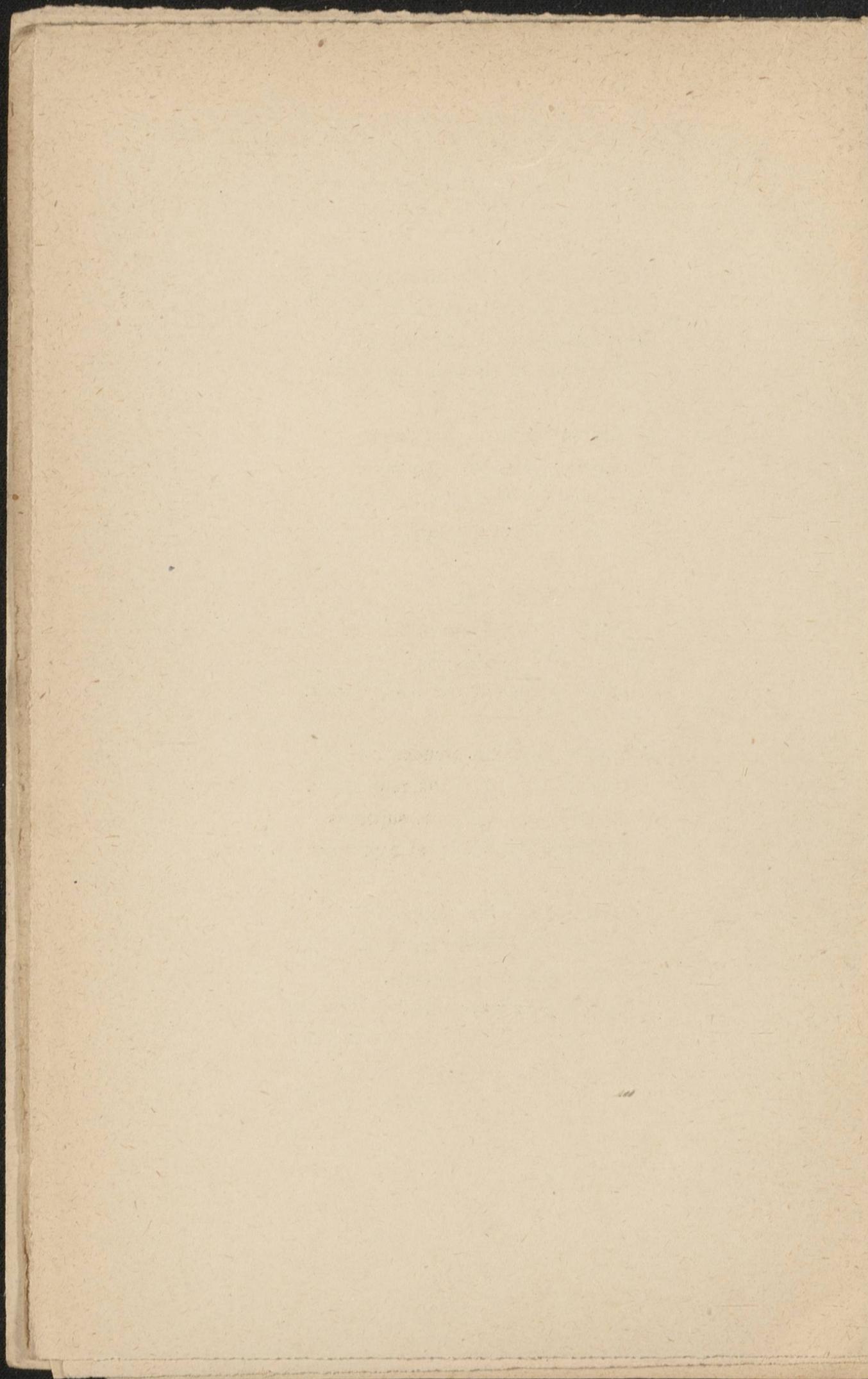
Souffrez que je vous accompagne!
C'est si bon, je l'ai dit souvent,
De s'égarer dans la campagne,
Pied leste et chevelure au vent!

D'aller avec ceux-là que j'aime
Laissez-moi goûter le plaisir,
En rimant les vers d'un poème,
Dans le dédale du loisir!

De m'enivrer de poésie,
O mes poètes bien-aimés!
Allant où va ma fantaisie,
Dans les chemins de fleurs semés.

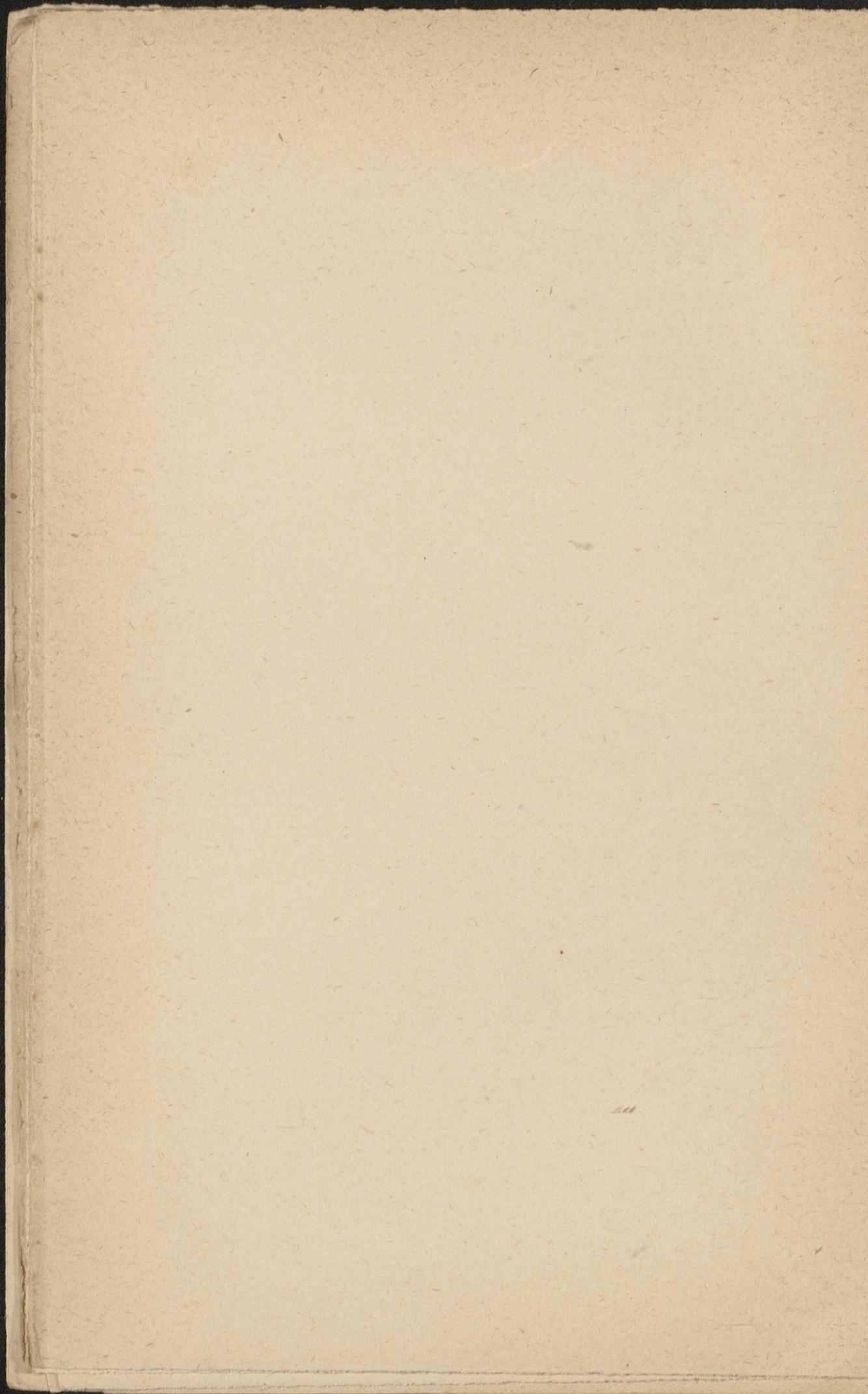
A genoux dans les grandes herbes,
Pour la terre où nous retournons,
Composons des bouquets superbes
De fleurs splendides et sans nom.

Pour rire à la ville embrumée
Et pour la consoler un peu,
Cueillons la gerbe parfumée,
Epanouie au pays bleu!



FEUILLES MORTES.

1878—1883.





I.

PRINTEMPS.

La fleur éclôt dans les sillons,
Déjà volent des papillons
Couleur de soufre.

La pervenche ouvre son oeil clair,
Un souffle chaud passe dans l'air.
Et moi je souffre.

Sur les rameaux, dans les buissons,
Où le printemps met des frissons,
L'oiseau gazouille.

Et les petites fleurs des bois
S'ouvrent pour écouter sa voix . . .
Men oeil se mouille.

Il faut que j'aïlle à travers champs,
Que je rouvre mon âme aux chants,
Que j'étudie,
Sans prendre garde à ma douleur,
La brise, le ramier, la fleur,
La mélodie!

Hélas! hélas! mon noir chagrin
Met une larme à chaque brin
D'herbe nouvelle.
Et c'est en vain que tout me dit:
»Un printemps nouveau resplendit,
La terre est belle!»

Oiseaux, chantez! je n'ose pas,
Moi qui retrouve à chaque pas
Des feuilles mortes.
Qu'importe que l'hiver ait fui?
Les peines qu'il laisse après lui
Sont les plus fortes.

II.

FLEURS DE DEUIL.

C'est dans un jardin solitaire
Ombragé de cyprès et d'ifs
Et de saules qui vers la terre
Se penchent, las et maladifs,

Où l'immortelle jaune et sombre
Eclôt pour orner le cercueil,
C'est dans la tristesse et dans l'ombre
Que j'ai cueilli les fleurs de deuil

Dont ma guirlande est composée,
Ecluses, loin du jour moqueur,
Avec mes larmes pour rosée
Et leurs racines dans mon cœur.

III.

ROSE BLANCHE.

Mon cœur est mort: je me repose.
Je l'ai moi-même enseveli.
Au-dessus de la tombe close
La terre ne fait pas un pli.

Sur le tertre une blanche rose
Incline son doux front pâli
Et lorsque l'eau du ciel l'arrose,
Elle exhale un parfum d'oubli.

De grâce, bel enfant qui joues,
Rieur, le printemps sur les joues,
N'arrache pas la pauvre fleur!

Respirez-la, rêveuse femme,
Mais dans le secret de votre âme,
Car c'est la fleur de ma douleur.

IV.

NOVEMBRE.

A mes lourds ennuis il faudrait
Chercher quelque remède.
Allons-nous en dans la forêt!
Que la nature m'aide!

Novembre, de frimas vêtu,
Sous un voile de brume,
Me dit: — »O cœur éteint! veux-tu
Que mon souffle t'allume?

Mon haleine est froide et mes yeux
Pleurent sur ta misère.
Il faut chercher sous d'autres cieux
La chaleur nécessaire.

Comment se peut-il que la fleur
De ton poème éclore,
Lorsqu'on voit mourir de douleur
La pourpre de la rose?

Vois, pâle dans ma pâle main,
Le dernier chrysanthème,
Vois, blanche sur le blanc chemin,
La neige que je sème.

Vas-tu rimer quelque chanson
En l'honneur de mes charmes ?
Tends la coupe à mon échanton,
Qu'il y verse des larmes !"

— C'est bien, ô Novembre aux yeux gris !
Ton vin me désaltère.
Mon cœur est de souffrance épris,
Mon âme est solitaire.

Les fleurs iraient mal à mon front
Que la douleur incline.
Mes rimes se lamenteront,
Poésie orpheline.

V.

AMOUR ET HAINE.

Deux jumeaux voilés sont venus
Ensemble frapper à ma porte.

— «Que me voulez-vous, inconnus,
Fantômes que le jour emporte?»

— «Nous avons froid, nous sommes nus.»

— «Passez votre chemin, qu'importe?
J'avais des rêves ingénus,
Ils sont partis, ma joie est morte.»

— «Ouvrez pourtant!» disait la sœur.

— «Ouvrez!» dit le frère obsesseur,
«Et je guérirai votre peine.»

J'ouvris mon cœur à deux battants.
Ils entrèrent en même temps.
Or c'étaient l'Amour et la Haine.

VI.

CONFIDENCE.

Je voudrais vous ouvrir mon âme
Et vous révéler mes secrets,
Mais il faut des amis discrets
Pour lire dans un cœur de femme.

Le temps a pris les heures brèves
De l'espoir qui fut mon seul bien
Et maintenant je n'ai plus rien
Que le souvenir de mes rêves.

Je suis comme une sensitive
Qui se referme sous vos doigts ;
A jamais dans mon sein je dois
Récéler ma douleur craintive.

Ce qu'elle est, ce qui l'a fait naître ?
Pourquoi mon œil est obscurci ?
Je dois vous taire mon souci
Mais vous devinerez peut-être.

VII.

L'ÉPINE.

Comme un timide enfant que l'épine a blessé
Laisse en pleurant tomber la rose,
J'ai détourné le front, triste, et j'ai délaissé
Mon espérance fraîche-écloso.

Elle me souriait d'un sourire vermeil
Du sein de sa parure verte
Et des papillons bleus, se jouant au soleil,
Frôlaient sa corolle entr'ouverte.

Mais malheur à qui veut saisir l'espoir ! malheur
A notre exigence empressée !
J'ai voulu respirer le parfum de la fleur
Et son épine m'a blessée.

VIII.

SOUVENIR.

J'étais seule dans ma cellule,
Le vent hurlait comme un damné.
Mon cœur empli de crépuscule
Se mourait comme un lys fané.

Je me sentais l'âme incrédule
Et j'ouvrais un œil étonné.
— O chère idole que je brûle!
O sanctuaire profané!

Vivre sans vous me semble étrange.
Le piédestal est dans la fange
Et la cendre est jetée aux vents.

Mais le souvenir m'enveloppe,
Comme un parfum d'héliotrope,
De ses effluves énervants.

IX.

RÊVES DE JEUNE FILLE.

A l'âge où dans l'enfant s'épanouit la femme,
Nous croyons entrevoir, par les yeux purs de l'âme,
Le héros adoré.

Il plane, radieux, au-dessus de la fange,
Dans la terrestre nuit rayonne son front d'ange,
Ceint d'un nimbe doré.

O clair-obscur du rêve! ô lueurs prophétiques!
Nous tressaillons d'amour quand ses yeux magnétiques
Nous regardent parfois
Et lorsque, au chant divin du rossignol pareille,
Les doux soirs de printemps, nous enivre l'oreille
Sa musicale voix.

Vers lui notre prière à toute heure élancée
Dit: — »Elu de mon cœur, voici la fiancée
Que tu posséderas.
J'ignore d'où tu viens et comment tu te nommes,
Mais si tu veux descendre un jour parmi les hommes,
Je t'ouvrirai mes bras.

Je suis une humble enfant qui t'admire et qui t'aime,
Laisse de mon amour te faire un diadème,

Mon héros, mon époux!

Tu sais que je suis là! réalise mon rêve!

Si tu m'as devinée, écoute-moi! relève

Ta compagne à genoux!"

Vous l'attendez en vain, âmes enthousiastes,
Vierges aux regards doux sous les paupières chastes,

Cœurs de neige et de feu!

Au lieu d'aimer la vie et sa joie éphémère,

Pourquoi vous obstiner à suivre une chimère,

Un songe dans le bleu?

Si la trace du rêve est encore effaçable,

Hâtez-vous d'effacer, comme un pas sur le sable,

Balayé par le vent,

Ce fou désir qui veut des amours éternelles,

Qui fait battre vos cœurs et luire à vos prunelles

Un espoir décevant!

Renoncez! oubliez, s'il en est temps encore!

Pour vous chante l'oiseau, pour vous rougit l'aurore,

Vous ignorez le mal.

Ne vous égarez plus au monde solitaire

Où, dans les flots d'azur, de joie et de lumière,

Plane votre idéal!

Vos bras et votre amour, cessez de les lui tendre !
Comment de ces hauts lieux pourrait-il vous entendre,
 Quand le monde est si bas ?
Enfants, de vous à lui si grande est la distance
Que, malgré vos appels, malgré votre constance,
 Vous ne l'atteindrez pas.

Enfin si quelque jour — c'est le moment de craindre ! —
Tressaillant de bonheur, vous le croyez étreindre
 Sur votre cœur épris,
Si vous croyez avoir saisi votre mirage,
Vous n'aurez dans vos bras, au premier vent d'orage,
 Qu'une idole en débris !

X.

SERMENT DE JEUNE HOMME.

J'écrirai mon serment fragile
Sur les ailes du papillon,
Sur la fleur que la brise agile
En passant arrache au sillon,

Sur la fumée insaisissable,
Sur les nuages dans les cieux,
Sur le rivage, dans le sable
Et sur les flots capricieux.

J'écrirai mon serment frivole,
O vierge! sur ta joue en fleur
Avec mon baiser qui s'envole
Devant ta première douleur!

XI.

REMORDS.

— »J'ai commis une chose infâme,
L'horrible souvenir me mord.
J'ai brisé le cœur d'une femme,
Je suis triste jusqu'à la mort.»

— »C'est bien, courbe la tête, expie
Ta lâche et vile cruauté.
O jeune homme! tu fus impie.
Que reste-t-il, le cœur ôté?»

— »Mais cette femme est douce et bonne.
En voyant comme je souffrais,
Elle m'a dit: — »Je te pardonne!»
Et j'ai pleuré dans les forêts.»

— »Mais ce cœur, l'as-tu fait renaître?
Les pleurs ne lavent pas les torts.»

— »Qui donc es-tu?» — »Je suis ton maître.»

— »Et quel est ton nom?» — »Le Remords.»

XII.

LE VENT DU NORD ET LA ROSE.

Le vent du nord dit à la rose :

— »Je vous aime, ô perle des fleurs!

Laissez mes yeux verser des pleurs

Dans votre corolle mi-close.»

— »O vent du nord! j'ai peur de vous.

J'aime la nonchalante brise,

Du rossignol je suis éprise,

Des papillons l'amour est doux.

Vous briseriez d'un seul coup d'aile,

Sans le vouloir, mon frêle cœur.

Votre souffle a tant de rigueur

Qu'il chasse au midi l'hirondelle.»

— »Hélas! c'est vrai, mon pauvre amour,

Ma caresse est une morsure.

Si tu m'aimes ta perte est sûre,

Je te briserai sans retour.

Mais mieux vaut exhaler ton âme,
O rose! aux lèvres d'un amant
Que jour par jour, cruellement,
Laisser mourir ton cœur de femme!"

XIII.

CHANSON.

Lorsqu'a fui le doux Avril,
Renouveau du monde,
Lorsqu'a fui le donx Avril,
Que nous reste-t-il ?

Il nous reste encor l'été
Et la moisson blonde.
Il nous reste encor l'été
Et les roses-thé.

Puis l'automne au front pâli
Met la joie en tombe.
Puis l'automne au front pâli
Vient parler d'oubli.

Mais Octobre s'envola
Et la neige tombe.
Mais Octobre s'envola
Et l'hiver est là.

XIV.

ELÉGIE.

Je ne sais où je vais.
Le ciel est noir d'orage,
Les chemins sont mauvais,
Je n'ai plus de courage.
J'en perdrai la raison!
Mélancolique femme,
Priez Dieu pour mon âme!

La feuille tombe au vent sur le jaune gazon.

Je pleure, mais si bas...
La voix de la tourmente
Fait que l'on n'entend pas
L'âme qui se lamente.
Là-bas, vers l'horizon,
Planent de grises nues.
Les ombres sont venues.

La feuille tombe au vent sur le jaune gazon.

Je sens mourir ma voix,
Je ne sais qui me mène.

La bise pleure au bois
Comme une plainte humaine.
Le soir, dans l'oraison,
Mélancolique femme,
N'oubliez pas mon âme !
La feuille tombe au vent sur le jaune gazon.

XV.

À L'ÉCART.

D'autres sèment au vent leur douleur expansive.
Moi, je verse à l'écart des pleurs inapaisés.
Et je garde ma peine et je reste pensive,
Calme et fière, les bras croisés.

Puisqu'une main brutale en a brisé la fibre,
Rien d'ému dans mon cœur ne palpite aujourd'hui.
Ma sympathie est morte et nul amour ne vibre
Dans mon cœur saturé d'ennui.

J'écoute en vain l'oiseau qui chante avec ivresse
Et je regarde en vain l'aubépine fleurir.
L'hiver est dans mon cœur, plus rien ne m'intéresse....
Vois-tu, je voudrais bien mourir!

XVI.

DÉSESPÉRANCE.

O rêves douloureux ! oh ! comme j'ai maudit
Le calme paysage où l'été resplendit,
Ciel pur et moisson blonde
Et l'éblouissement de mon œil irrité
Par un soleil de flamme et la placidité
De l'onde !

Car je mêlais mon âme, alors comme aujourd'hui,
A l'âme de ce monde où le bonheur enfui
N'est plus qu'un rêve sombre.
J'avais l'œil inquiet, j'avais le cœur troublé,
Je voyais sur les bois et sur les champs de blé
Une ombre.

Cette ombre était le doute, alors comme aujourd'hui.
Je marchais à pas lents, écoutant mon ennui,
L'ennui qui me dévore.
L'azur étincelant aiguissait ma douleur,
Puis je me ranimais en voyant une fleur
Eclorre.

Mais la fleur alanguie, à mon souffle de feu,
Inclinait pour mourir son beau calice bleu

 Ou blanc de neige ou rose.

Et ces fleurs s'appelaient, celle d'azur, la Foi,
La blanche, la Candeur et la rose, l'Emoi

 Sans cause.

Rouvrez-vous, ô mes fleurs! pour que je vive un jour,
Pour que, l'espoir au front, je boive tour-à-tour

 Vos parfums d'ambrosie!

Mais rien ne germera dans mon cœur abattu,
Tu le sais, Désespoir! — hélas! pourquoi m'as-tu

 Choisie?

XVII.

ESPOIR.

Ne rouvre pas, je t'en supplie,
L'abîme de mon désespoir,
O rêveuse Mélancolie,
Si pâle sous ton voile noir!

Tes bras dont je connais l'étreinte
Ont pris mon cœur et l'ont glacé.
Il en garde à jamais l'empreinte
Et son beau rêve est lacéré.

Oh! laisse-moi, persécutrice,
Chercher sous les feuillages verts
La douce paix consolatrice
Qui nous berce en chantant des vers!

Je livrerai mon âme sombre
Avec ses regrets palpitants
Aux rayons, aux parfums sans nombre,
Aux voix, aux souffles du printemps.

Et je cueillerai le dictame,
O joie! ô calme essentiel!
Et j'entendrai chanter mon âme
Et je regarderai le ciel.

XVIII.

LE GLAS.

Aux pays catholiques
Des sons mélancoliques
Frappent l'air transparent,
Pour un mourant.

Et la funèbre cloche
Nous dit: — »Votre heure approche,
Je viens vous avertir
Qu'il faut partir.

Ma voix sanglote et chante,
Monotone et touchante.
Vivants, recueillez-vous,
A deux genoux!

C'est d'une lèvre pâle
Une âme qui s'exhale.
Enfer ou paradis,
Je vous le dis."

Ah! que de fois, dans l'ombre,
J'entends cette voix sombre
Qui parle d'un cercueil,
De cœurs en deuil!

A chaque sainte flamme
Qu'on m'éteignit dans l'âme,
A tout malheur éclos
Dans les sanglots,

A chaque feuille morte
Qu'un vent cruel emporte
De mon arbre d'espoir,
Déjà si noir,

J'entends, comme à l'église,
Lorsqu'un homme agonise,
Dans mon cœur triste et las
Tinter le glas.

XIX.

CAPTIVITÉ.

Avez-vous parfois dans sa cage
Vu tourner l'animal captif ?
La tête basse et l'œil craintif,
Dans un même cercle il s'engage.

Il ne peut pas reconquérir
La douce liberté ravie.
C'est là qu'il doit traîner la vie,
C'est là qu'il lui faudra mourir.

Il songe à la fraîcheur des sources
Dont la clarté luisait au fond
Des halliers dans le bois profond
Et qui l'abreuvaient dans ses courses.

Il songe au diaphane azur,
Aux rayons que le ciel épanche,
Au repos sous la lune blanche,
A l'herbe humide, au grand air pur.

Oh! que sa vie était joyeuse,
A l'aurore des jours d'été,
Quand des frissons de volupté
Parcouraient sa robe soyeuse!

Je suis pareille à l'animal
Encloîtré derrière une grille.
Que le soleil se voile ou brille,
Je souffre d'un étrange mal.

Car d'une existence meilleure
J'ai comme un souvenir confus.
Je ne sais pas ce que je fus,
Mais je sais que mon âme pleure.

Elargissez mon horizon!
Pitié! ce désir me tenaille.
De grâce, pour que je m'en aille
Brisez les murs de ma prison!

XX.

M A I.

Hélas! hélas! d'où vient que je ne puis chanter?
Le gentil mois de Mai sourit pour m'enchanter
Et le ramier plaintif roucoule avec tendresse.
Les lilas sont en fleur et la brise caresse
Les arbres murmurants et les champs de blés verts.
Et c'est à la campagne, en un coin d'univers
Où je voudrais longtemps, âme qui pleure et plie,
M'abreuver de silence et de mélancolie.
Oh! je veux respirer tes longs souffles calmants,
Nature au large cœur, toi qui jamais ne mens!
Sous les grands marronniers fleuris de thyrses roses,
Recueillie et rêvant, j'écouterai les choses
Que me diront le vent, l'oiseau, l'arbre et la fleur,
Pour apaiser mon âme et bercer ma douleur.

XXI.

AVRIL.

Avril met l'hiver en dérouté
Et rajeunit la terre, vois !
L'herbe est pleine de fleurs, écoute !
Les branches sont pleines de voix.

Dans l'onde que le ciel azuré
Des frissons courent par milliers,
Tandis qu'un vent léger sussure
Dans les cimes des peupliers.

C'est le printemps qui fait revivre !
Merle et bouvreuil sifflent leurs chants
Et le rêveur quitte son livre
Pour s'en aller à travers champs.

Je laisse là toute l'idylle,
Que me font chansons et parfums ?
Je trouve la fleur inutile,
Les oiseaux me sont importuns.

Aussi toi, sois la bienvenue,
Ondée au bruissement frais,
Toi qui t'échappes de la nue,
Pour désaltérer les forêts!

Hélas! je préfère, à cette heure,
Aux brises les vents éperdus,
Au ciel joyeux le ciel qui pleure
Sur les maudits et les perdus.

XXII.

RENOUVEAU.

Tu ne seras pas lâche à ce point, ô mon cœur!
Parce que dans l'azur le soleil est vainqueur,
Parce que Mai joyeux met sa robe fleurie,
Que l'arbre où court la sève a d'amoureux frissons,
Que les agneaux bêlants s'en vont dans la prairie
Et qu'on entend chanter loriots et pinsons,
Parce que le printemps fait rêver toute femme,
Tu ne seras pas lâche à ce point, ô mon âme!
D'oublier un moment ta profonde douleur.
Bois verdis, ciel nocturne à la robe étoilée,
Que me font vos splendeurs, à moi, l'inconsolée
Qui, sans les respirer, vois les lilas en fleur?

XXIII.

CHANSON.

Dieu ne veut pas que la jeunesse
 Renaîsse,
Quand l'hiver morose est vainqueur
 Du cœur.

Laissez-nous donc, pauvres années
 Fanées,
Aussi morts que dans nos linceuls,
 Tout seuls.

Si tu pouvais rougir encore,
 Aurore!
Si je pouvais rouvrir des yeux
 Joyeux !

Si tu voulais, toi que mon âme
 Réclame,
Me donner un baiser vermeil,
 Soleil!

Je pourrais — ce rêve m'enivre! —

Revivre,

Si mon cœur avait de retour

L'amour.

XXIV.

A G O N I E.

Avez-vous respiré, dans l'ombre des grands bois,
Le parfum d'une fleur sous vos pas écrasée ?
Avez-vous entendu, sous l'appel de vos doigts,
Le doux gémissement d'une harpe brisée ?

Connaissez-vous la voix du rossignol mourant,
L'appel du naufragé, suprême cri d'angoisse,
Le regard de la biche, alors qu'elle se rend,
Le reproche muet d'une âme que l'on froisse ?

Je suis le naufragé dont s'emparent les flots,
L'oiseau qui meurt d'amour, la biche poursuivie
Et la harpe brisée exhalant des sanglots
Et la fleur épanchant ses parfums et sa vie.

XXV.

LEVER DE LUNE.

La lune émerge de la nue
Dans un halo resplendissant. —
Cette angoisse trop bien connue,
Serait-ce le bonheur absent ?

La lune orange a l'air étrange.
Sur les champs flotte une vapeur. —
Je vois des yeux de mauvais ange,
Je ne sais pourquoi, mais j'ai peur.

Sinistre comme un spectre blême,
Je vois une errante pâleur.
Je frémis au fond de moi-même,
Comme à l'approche d'un malheur.

Et j'entends une voix plaintive
Dans le silence de la nuit.
Mon âme demeure attentive
Le désespoir fait peu de bruit.

XXVI.

DOUCE MORT.

Je rêve une mort simple et douce
Sous le regard du firmament,
Sur un lit de fleurs et de mousse,
Au creux d'un vallon vert clément.

Un beau soir embaumé d'automne,
Mélancolique et gémissant,
Lorsque la brise monotone
Pleure dans le bois jaunissant.

Loin de mon âme, ta compagne,
Mon corps, tu te reposerais
Au cimetière de campagne,
Planté de croix et de cyprès.

Dans cet humble enclos funéraire
Nul orgueilleux blanc monument;
L'immortelle et la cinéraire
En font le plus riche ornement.

Je voudrais avoir sur ma tombe
Toute une blanche floraison,
Des lys purs comme la colombe,
Des narcisses dans le gazon,

Pas de pierre, des roses blanches,
Un saule incliné vers le sol
Et, les soirs de Mai, dans les branches,
Le divin chant du rossignol.

XXVII.

SOLITUDE.

Oui, je suis de ceux-là qu'on raille et qu'on bafoue,
Parce qu'ils ont les yeux fixés sur l'inconnu.
Plus d'un affront banal m'a souffleté la joue
Et le vent du malheur flagelle mon front nu.

Je vais dans le mystère et l'ombre m'environne,
Comme un enfant, le soir, égaré dans les bois.
Le souffle de l'orage effeuille ma couronne
Et souvent je m'arrête, épuisée et sans voix.

Comme un plongeur la perle, au péril de ma vie
J'arrache la pensée au sein du doute amer —
Et la perle conquise à mes mains est ravie,
Car ce n'est pas pour moi que j'ai fouillé la mer.

XXVIII.

AMOUR D'OUTRE-TOMBE.

Parfois une douleur étrange
Me prend pour un tombeau fermé.
Celui qui s'en alla, pauvre ange!
Oh! comme je l'aurais aimé!

Je couve en moi le doux mystère
D'un chaste amour trop tard venu,
Car, si je n'aime pas sur terre,
J'aime plus haut, dans l'inconnu.

Je plains ceux que le réel grise,
Ils seront dégrisés demain.
Mon dieu n'est pas de ceux qu'on brise,
Il me conduira par la main.

Je veux être à lui sans partage,
Car il me sauvera du mal,
Car je suis toujours davantage
Amoureuse de l'Idéal.

Il ne me veut que blanche et pure,
Il me baignera dans mes pleurs.
Quand je n'aurai plus de souillure,
Il me couronnera de fleurs.

Et je verrai, joyeuse et pâle,
L'amour au cœur, les lys au front,
Tomber la bague nuptiale
De ses mains qui me béniront.

XXIX.

SOUFFLE PRINTANIER.

Un souffle printanier circule
Dans l'air de Novembre attiédi.
On dirait que l'hiver recule
Sous l'influence du Midi.

O perce-neige ! ô violette !
Allez-vous demain refleurir ?
Non, l'arbre a des bras de squelette,
Tout ce que j'aime va mourir.

Les feuilles jaunissent la terre,
La nue embrume l'horizon
Et, dans la forêt solitaire,
Plus une fleur dans le gazon.

Ainsi dans l'âme sensitive
L'hiver est toujours le plus fort.
Son espérance fugitive
N'est que ton ironie, ô mort !

XXX.

CHANSON.

Ma chimère encor n'était pas ravie,
J'avais le front pur, j'avais le cœur fier.
J'espérais tout bas, j'attendais la vie,
J'étais une enfant — et c'était hier.

Mais j'ai vu tomber l'erreur et le voile,
De mon sombre cœur l'espérance a fui,
La gloire a perdu ses rayons d'étoile
Et je suis moins jeune — et c'est aujourd'hui.

J'aurai sur le front des plis avant l'âge,
Nul ne pressera ma tremblante main.
Seule à tout jamais, froide, fière et sage,
Je vieillirai tôt—ce sera demain.

XXXI.

CALVAIRE.

Adolescents rêveurs, ne vous étonnez pas!
Oui, la vie est sévère.
Sachez que dans le monde où vous portez vos pas,
Tout homme a son Calvaire.

Comme Jésus martyr vous porterez la croix
Vers le lieu du supplice.
Gardez l'épaule en sang de fléchir sous la croix,
Bien que le pied vous glisse!

Silencieux et fiers, passez votre chemin,
Qu'on insulte ou qu'on loue,
Que vous ayez au front le nimbe surhumain
Ou des taches de boue.

Acceptez vaillamment, ô fronts illuminés!
La couronne d'épines,
Si le drame du sort vous a prédestinés
A ces choses divines!

Si les injustes lois veulent que l'innocent
Pour le salut du monde
Expire sur la croix, répandez votre sang
Qui jaillit et féconde.

Puissiez-vous ignorer, dans la nuit du tombeau,
Hommes du sacrifice,
Que votre dévouement si candide et si beau
N'a rendu nul service!

XXXII.

RELIQUE D'AMOUR.

Douze coups sonnent au beffroi.
Chacun d'eux lentement s'égrène,
En jetant dans la nuit sereine
Un frisson de nocturne effroi.

Dans la tour Messire Geffroy
Regarde — ô passé qui l'entraîne! —
Un lys que lui donna la reine,
Lorsqu'il était page du roi.

Depuis, la vieillesse est venue :
Déjà sur la tête chenue
Ont neigé quatre-vingts hivers.

La fleur charme encor ses yeux fiers ;
Il rêve à sa dame angélique
Et baise la chaste relique.

XXXIII.

MÉPRIS.

Je mettrai mon âme si haut
Que rien du monde ne l'atteigne.
Maudire n'est pas ce qu'il faut :
Je souris, fière, et je dédaigne.

Courage! l'animal rampant
Reculera dans l'ombre infâme
Et je serai comme la Femme
Qui mit le pied sur le Serpent.

O serpent! rentre dans la vase!
Haine et colère, endormez-vous!
Le mépris vaut bien le courroux :
Il ne mord pas, mais il écrase.

XXXIV.

LE BANDEAU.

— Dis-moi quel est cet ange aux traits purs mais sévères,
Planant dans le ciel bleu.

— Enfant, incline-toi : c'est l'ange des prières,
L'ange aux ailes de feu.

— Mais pourquoi sur les yeux cet ange au vol de flamme
Porte-t-il un bandeau ?

— Enfant, c'est pour mieux voir, par les yeux purs de
l'âme,
Au-delà du tombeau.

Veux-tu — pour ton bonheur c'est chose nécessaire ! —
Ce don si précieux,

Le bandeau de la foi, bandeau qui nous éclaire
En nous fermant les yeux ?

— Non, je n'accepte point ! Eloigne-toi, bel ange !
J'ai des yeux : c'est pour voir.

Je ne désire pas l'aveuglement étrange
Du triste bandeau noir.

J'ai pour guides l'amour, la raison, l'espérance,
Que faire de la foi?
Tu m'offres la faiblesse, ils m'offrent la puissance
Bel ange, éloigne-toi!

1875.

XXXV.

PREMIERS DOUTES.

L'enfant disait: — »Mon père est mort.
On l'a couché dans une bière
Et voilà bien des nuits qu'il dort
Loin de chez nous, au cimetière.

On a mis une lourde pierre
Que ne soulève nul effort
Sur ses yeux clos, sur son bras fort
Et pourtant j'ai fait ma prière!

J'ai demandé sa guérison,
Tous les jours, dans mon oraison.
Le voilà dans la tombe noire!"

Premiers doutes! rêves déçus!
L'indifférent marche dessus
O mon Dieu! que ne puis-je croire!

XXXVI.

PRIÈRE.

Si tu veux, prions ensemble,
A genoux sur le gazon.
Un même élan nous rassemble :
L'âme fuyant sa prison.

Prier à deux, ce me semble,
Ouvre un plus large horizon.
Seule devant Dieu je tremble,
La nature est sa maison.

J'ai peur quel frisson m'a prise ?
Une haleine m'électrise,
Je vois luire une clarté.

Mon cœur bat, mon corps se brise . . .
C'est le souffle de la brise,
C'est la lune au ciel d'été.

XXXVII.

L'ABIME.

C'est un pont vermoulu sur un gouffre béant.
Au-dessus la nuée, au-dessous le néant.

Seul y marche à pas lents un homme qui chancelle ;
Le vent tord ses cheveux et l'éclair étincelle.

Il va, pâle et farouche, avec des yeux hardis,
Ayant aux pieds l'enfer, au front le paradis.

S'arrêter, c'est la chute, avancer, le supplice.
Il marche et le vent hurle, il marche et son pied glisse.

Tout est noir, ciel et terre, aucun rayon ne luit.
Et l'homme disparaît dans l'éternelle nuit.

XXXVIII.

À MON FRÈRE.

Alors que, m'éveillant d'une enfance trop brève,
Soudain je me sentis étreinte par le Rêve,
Ange d'ombre et d'azur,
Lorsque je m'approchai, l'œil hagard, le front blême
Et le pied chancelant, de l'éternel problème
Qui rend le monde obscur ;

Lorsque je rencontrai sur l'effrayante route
Où j'allais à tâtons et dans la nuit, le Doute
Qui me tendait la main,
Lorsque, ayant parcouru le labyrinthe immense,
Connaissant ma faiblesse et craignant la démence,
Je m'assis en chemin ;

O mon frère ! à toi seul je livrai ma pensée,
Profonde quelquefois et souvent insensée,
Instincts bons et mauvais.
Et, du fond de mon âpre et sombre inquiétude,
Je criais : --- »Donne-moi, frère, la certitude !"
Comme si tu l'avais !

Et toi, me relevant de ta main fraternelle,
Tu versais dans mon cœur l'espérance éternelle
D'un avenir lointain
Et tu faisais parfois rayonner — ô prodige! —
Dans ma pauvre âme en proie au ténébreux vertige
Les blancheurs du matin.

Je disais: — »Parle-moi! je suis moins accablée
Lorsque ton cœur ami sur mon âme troublée
S'incline, grave et doux!»
Hélas! et depuis l'heure où tu quittas la terre,
Je me débats en vain dans les bras du mystère
Et je tombe à genoux.

M'entends-tu? réponds-moi! lorsque la tombe est close,
Est-ce qu'il s'accomplit une métamorphose
Dans la nuit du cercueil?
Dis-moi, serait-il vrai que là-bas on oublie,
Lorsque du survivant l'âme sanglote et plie
— Sous le poids de son deuil?

Penses-tu quelquefois à notre globe immonde?
Quel astre dans les cieux t'a pour hôte? quel monde,
Quel soleil t'a reçu?
Où va l'âme? est-ce haut? est-ce loin d'où nous sommes?
Depuis le temps qu'il naît et qu'il s'en va des hommes,
Nul ne l'a jamais su.

Oh ! si quelqu'un pouvait un moment redescendre
Sur la terre où ses os blanchis tombent en cendre,

Qu'est-ce qu'il nous dirait ?

Nous serions délivrés du doute, ce martyr !

Qu'il vînt pour nous absoudre ou bien pour nous maudire,

Nous saurions le secret.

Mais puisque la nature a de lugubres voiles,

Que nul accent humain ne parvient aux étoiles,

Dans le firmament bleu,

Mon esprit descendra l'escalier des ténèbres,

Je sonderai la tombe et ses replis funèbres

Et je chercherai Dieu.

XXXIX.

PRIÈRE.

Je me suis jetée à genoux
Et mon âme a crié vers vous,
Etre des êtres!
Et dans mes yeux noyés de pleurs
Je vous ai montré mes douleurs,
Maître des maîtres!

Je suis restée une heure ainsi
A vous confier mon souci,
Mon Dieu! mon Père!
Tout mon cœur, je l'ai répandu
Et vous n'avez pas répondu:
— »J'écoute, espère!"

Etre inexorable et fatal!
Est-ce moi qui vous parle mal?
Mes larmes coulent.
Nos cris sont comme un vain concert
Qui monte vers le ciel désert,
Vos pieds nous foulent.

XL.

À GENOUX.

J'ai vu sur un ancien tombeau
Une statue agenouillée.
C'était un marbre pur et beau,
Une œuvre avec amour fouillée.

Un chevalier brave et pieux,
Raide sous son manteau de pierre,
Baissant le front, fermant les yeux,
Les mains jointes pour la prière.

Toujours en rêve je le vois,
Austère en son humble attitude.
Il me semble entendre sa voix,
Dans mes heures de solitude.

Les siècles ont brisé les doigts
Du brave chevalier de pierre
Et j'ai cru voir des pleurs parfois
A son immuable paupière.

O belle statue à genoux!
Loin du sceptique et des risées,
Invoque le Seigneur pour nous
Et prie avec tes mains brisées!

XLI.

LA RÉLIGIEUSE.

Après dix ans passés, mon cœur se la rappelle,
L'heure à jamais bénie où, prononçant mes vœux,
Je vis tomber à flots, dans la sainte chapelle,
L'or de mes longs cheveux.

Les soeurs joignaient les mains, pieuses, dans leurs stalles,
L'orgue avait des accords lents et délicieux.
L'encens planait, j'étais à genoux sur les dalles
Et je voyais les cieux.

Dans l'asile de paix fuyant le siècle infâme,
A mon Epoux divin j'offris ma chasteté.
Dans l'enclos de sa joie il transplanta mon âme,
Lys du monde abrité.

Et le mystique amour de la vierge novice
Brûle comme un flambeau dans mon cœur éperdu.
Du souffle délétère et du monde et du vice
Mon Dieu l'a défendu.

Dégagez mon esprit de la chair qui succombe,
Mère du doux Jésus que j'implore à genoux!
Je languis . . . donnez-moi l'aile de la colombe,
Car j'aspire vers vous!

XLII.

ÉLÉVATION.

Elève-toi, mon âme, ouvre tes blanches ailes!
Comme un joyeux ramier, d'un vol rapide et sûr,
Dans les cieux que la nuit parsème d'étincelles,
Disparais dans les flots de lumière et d'azur!

Comme un fruit mûrissant qui fait ployer la branche,
Mon âme de son poids courbe mon corps pâli.
Déjà mon pied chancelle et ma tête se penche.
La douleur a passé mais j'en garde le pli.

Oh! m'envoler enfin d'un monde qui me souille,
Vers la Divinité, vers le Bien, vers le Beau
Et laisser la matière ainsi qu'une dépouille
A l'ombre du cercueil, à la nuit du tombeau!

Eternel! Innommé que mon esprit réclame
Retirez à la mort l'aiguillon de l'effroi
Et quand sonnera l'heure où s'en ira mon âme,
Si vous êtes clément souvenez-vous de moi!

Car je vous ai cherché depuis mes jours d'enfance
Et votre nom souvent m'a fait joindre les mains.
Mais le doute m'a prise et j'étais sans défense
Et dans le carrefour croisaient tant de chemins!

Hélas! pardonnez-moi l'insulte et le blasphème!
J'étais comme un enfant loin du toit paternel.
Je veux dès aujourd'hui faire un temple en moi-même
Et pour offrir l'encens mon cœur sera l'autel.

Ma pensée et mes chants à l'égal des prières
Que, l'aurore et le soir, on murmure à genoux,
Tressaillant de ferveur et baissant les paupières,
Dieu de paix, Dieu d'amour, les accueillerez-vous?

Oui, si j'en ose croire une voix d'espérance,
Je les retrouverai dans un monde meilleur,
Dans la sphère divine où mourra la souffrance,
Où s'épanouira la poésie en fleur.

XLIII.

S O U P I R.

Hélas! que me veux-tu, beau rêve nostalgique?
D'où viennent tes soupirs douloureux et confus?
Pourquoi toujours poursuivre une lueur magique?
Tu sais bien que la vie est pleine de refus.

Car l'idéal m'attire et l'infini m'accable.
La chimère aux doux yeux cache une trahison
Et toujours dans mon sein l'idée infatigable
Meurtrit son aile blanche aux murs de sa prison.

Oh! qui me donnera l'aile de la colombe?
Chantait le roi-poète en un psaume fervent.
Moi qui toujours aspire et qui toujours retombe,
Quand pourrai-je m'enfuir sur les ailes du vent?

XLIV.

N O Ë L.

Oh! si le Christ pouvait revenir parmi nous,
Comme nous tomberions en foule à ses genoux,
Levant nos yeux en pleurs vers sa main fraternelle,
Implorant sa douceur et la joie éternelle!
Comme il nous répondrait: — »Hommes de peu de foi!
Avez-vous donc ainsi désespéré de moi?»

Oui, nous désespérons, car nous voyons le gouffre,
Creusé par notre esprit qui demande et qui souffre,
De jour en jour plus grand s'ouvrir devant nos pas.
Nous t'appelons en vain, Seigneur, tu ne viens pas!
Nous regardons l'azur, tremblants et l'œil avide
Et nous tendons les bras le ciel demeure vide.
Eternel, apparais, ne fût-ce qu'un moment!
Nous voulons un éclair de ton rayonnement.
Dévoile ta splendeur à ma vue éblouie,
Fais retentir les cieus de ta voix inouïe!
Ou bien rends-nous ton Fils! Emus de repentir,
Nous baiserons les pas du glorieux martyr.

Et, pèlerins fervents, nous suivrons l'âpre voie,
Calvaire de douleur qui monte vers la joie.

Les siècles ont passé, les temps sont révolus,
Et l'homme souffre encor, mais le Christ ne vient plus.

XLV.

INVOCATION.

Dieu terrible et voilé qu'on prie et qu'on ignore!
O mystère éternel que nous cherchons en vain!
Empourpre l'horizon des lueurs de l'aurore,
Embrase-nous du feu de ton soleil divin!

Je demande à genoux un rayon de lumière.
Incompris! Innommé! je t'invoque, réponds!
J'humilierai pour toi mon front dans la poussière,
Je dirai ta clémence aux méchants comme aux bons.

Je mènerai vers toi la foule exténuée,
Elle boira la force en ta coupe d'amour,
Elle marche, d'espoir et de foi dénuée,
Et ses pâles flambeaux s'éteignent tour-à-tour.

XLVI.

DANS L'ÉGLISE.

Non, je n'ai pas encor pleuré toutes mes larmes!
Leur source est dans mon cœur
Et des pressentiments qui m'ont jeté leurs charmes,
Je subis la langueur.

Lorsque, pour endormir la tristesse et les doutes
Qui dévorent mon sein,
J'écoute l'orgue en pleurs résonner sous les voûtes,
Je m'isole à dessein.

Hélas! je tâche en vain de rallumer la flamme
Qui vacille, en émoi.
L'inviolable paix qui règne au fond de l'âme
N'est pas faite pour moi.

Je sais pourtant que Dieu régit comme un bon maître
Ses pâles serviteurs,
Mals il faudrait monter, pour le mieux reconnaître,
Sur de grandes hauteurs.

Je confesse à genoux mon extrême faiblesse :
Je suis comme un roseau,
Comme un timide enfant que sa mère délaisse,
Comme un petit oiseau.

J'ai vu se dérouler de déboire en déboire
Les jours de mon printemps
Et je tendais encor pour aimer et pour croire
Mes deux bras palpitants.

Je suis lasse du doute et mon âme rebelle
Veut se soumettre enfin.
Fais, ô céleste foi! que je me renouvelle
A ton souffle divin!

Gardons le feu sacré, pareille à la vestale
Qui ne s'endormait pas!
Croyons et dans la nuit douloureuse et fatale
Illuminons nos pas!

Il n'est pas de chaleur, il n'est pas de lumière
Hors du feu triomphant
Qui s'allume et s'embrase au cœur dont la prière
Est d'un petit enfant.

XLVII.

ANGOISSE.

Oh! quand je songe à l'ombre où nous sommes plongés,
A nos biens fugitifs, à nos maux prolongés,
Au crime triomphant, à la folie, au vice,
J'ai le vertige, ainsi qu'au bord d'un précipice,
Et mon cœur effaré, chancelant, éperdu,
Réclame à cris d'effroi son idéal perdu.
O nos anges gardiens, avec vos ailes blanches,
Comme on voit les ramiers s'abattre sur les branches,
Fendez l'air, doux amis, venez nous secourir!
Nous luttons, nous tombons et nous allons mourir!
Vos baisers sur nos fronts n'ont point marqué de trace
Et c'est pourquoi le mal nous ploie et nous terrasse.
Vous nous avez quittés en détournant les yeux
Et vous voilant la face avec vos longs cheveux.
Embrassez-nous le cœur de flammes extatiques,
Pures comme l'encens, les fleurs et les cantiques!
Pourvu que nous ayons les armes de la Foi,
Nous pourrons traverser le monde sans effroi
Et jusqu'à l'agonie, à travers la souffrance,
Nous suivrons ta bannière, immortelle Espérance!

XLVIII.

JOURS BÉNIS.

O jours trois fois bénis où je ne doutais pas!
J'aurais voulu mourir dès les premiers combats
Livrés entre le monde et mon adolescence.
J'avais l'enthousiasme et j'avais l'innocence;
Je croyais au bonheur moins sur terre qu'au ciel
Et j'avais les frissons de l'espoir éternel.
Au coucher du soleil, je voyais dans les nues
Planer des séraphins les formes inconnues.
Des ailes m'effleuraient dans mon sommeil léger
Et l'ange Gabriël, le divin messager,
Voyant brûler mon front d'une mystique fièvre,
Y posait le baiser parfumé de sa lèvre.
Et je pleurais d'extase et je disais: — »Mon Dieu!
Laissez-moi m'en aller vers votre pays bleu!
Je n'aurai nul regret d'abandonner le monde.
Donnez-moi l'aile blanche et l'auréole blonde!
Loin des hommes pervers, loin des plaisirs maudits,
Laissez-moi m'envoler dans votre Paradis!
Je suis, vous le savez, trop faible pour l'épreuve.
A vos coupes de miel souffrez que je m'abreuve.

Mon âme a soif d'amour et ma lèvre a goûté
Au calice divin de la félicité.
Oh! quelque nuit d'Avril, quand la terre pâmée
Ouvre au printemps fleuri sa couche parfumée,
Anges, enlevez-moi dans vos bras doux et forts,
Dans l'azur et la joie où revivent les morts!"
Et des pleurs embrasés coulaient de ma paupière
Et perlaient sur mes doigts que joignait la prière.

Dieu n'a pas écouté ces paroles du cœur,
Sa main m'a repoussée en un monde moqueur.
Et comme il a voulu que, malgré la souffrance,
Les pleurs, les cris d'angoisse et la désespérance
Et les voiles d'en haut et les ombres d'en bas
Et partout la misère attachée à mes pas,
Ma soif de cerf traqué bramant après l'eau vive
Et les déchirements de mon âme — je vive,
Je vis! mais sans bonheur, sans guide, sans soutien
Et sans trouver de pas marchant avec le mien.

XLIX.

AU CHRIST CONSOLATEUR.

Silence, ô mon vieux doute! arrière l'analyse!
O Christ consolateur! à toi les cœurs brisés!
Vois, j'ai besoin d'amour, je suis de ton Eglise
Et je baise à genoux tes pieds stygmatisés.

Mets la main sur mon front, bénis-moi, très-doux Maître!
Un regard de pitié me suffira, je sens
Des frissons douloureux ébranler tout mon être,
A l'écho prolongé de tes divins accents.

Madeleine à genoux lava tes pieds de larmes
Et les enveloppa de ses flottants cheveux.
Sa blonde chevelure en a gardé les charmes
Et la lueur céleste à jamais. — Et je veux,

O toi que l'on flagelle! ô toi que l'on renie!
Embaumer tes pieds nus de tendresse et de pleurs
Et verser dans la coupe où tu bois l'ironie
Ma vénération pour tes grandes douleurs.

L.

IMMORTELLE.

Je préfère une rose morte
A l'immortelle sans parfum,
La fleur des tombes qu'on apporte
Au souvenir d'un cher défunt.

Pourquoi des fleurs sur une tombe,
Sur les bords de ce gouffre noir
Où tout ce que l'on aime tombe
Dans le deuil et le désespoir?

Le souvenir est l'immortelle
Que nul hiver ne peut flétrir.
Ma tendresse, ô mon frère! est telle
Que rien ne la fera mourir.

Malgré les fuyantes années
A toi je vais toujours rêvant.
D'autres amours se sont fanées,
Dans mon cœur tu restes vivant.

LI.

S E U L E.

Près du joli berceau qui tremble
La jeune mère au front pâli,
Seule, rêve au doux mot : ensemble,
Dans la tristesse de l'oubli.

Mélancolique, elle s'incline
Pour voir si le cher enfant dort.
Sur le rideau de mousseline
Tombe une larme pour un mort :

Le mort que la pensée embaume
Dans les parfums du souvenir,
L'amour exhalant un arôme
Qui l'empêche de se ternir.

Jadis, sous l'aile de sa mère,
Son cœur voulait se déployer
Et caressait une chimère :
La joie intime du foyer.

O nid d'amour et de caresses,
Comme te voilà délaissé!
D'un seul côté sont les tendresses,
Le bonheur dort dans le passé.

Le glaive du regret transperce
La chère âme aux rêves brisés
Et lentement la mère berce
L'enfant tout rose de baisers.

LII.

L'ANGE GARDIEN.

Sur l'enfant chrétien
Un ange gardien
Se penche.
Sa robe est d'azur,
Son aile est d'or pur
Ou blanche.

Il descend la nuit,
Sans faire de bruit
Et veille
Auprès du berceau
Où le cher oiseau
Sommeille.

Dans ce frêle nid
Que sa main bénit
Il sème
Des rêves sans nom,
En disant: — »Mignon,
Je t'aime!»

Son doigt de satin
Ferme l'œil mutin
 Qui s'ouvre.
Comme un duvet chaud
Le souffle d'en haut
 Le couvre.

Le soir étouffant,
Au petit enfant
 Il donne
La douce fraîcheur
Au bambin joueur
 Si bonne.

Mais l'enfant grandit,
Il pleure, il maudit
 La terre.
Quoi! tant de douleurs
Et si peu de fleurs!
 Mystère!

De nos tristes soins
Le sommeil du moins
 Dispense.
Le repos le fuit :
Il veille, la nuit,
 Et pense.

— »O doux protecteur!
O consolateur
Suprême!
Tu t'es envolé,
Mon cœur désolé
Blasphème.

Etre fabuleux!
Où sont tes yeux bleus?
Ta bouche
Embaumait, je crois
Aux jours d'autrefois,
Ma couche.

Je croyais; ma foi
Tombe au fond de moi
Au gouffre.
Songe, par pitié,
A notre amitié!
Je souffre."

A l'ange gardien
Le vœu du chrétien
S'adresse :
— »Sois compâtissant,
Car nous sommes en
Détresse.

Nous allons périr!
Viens nous secourir,
Doux être,
Viens baiser nos fronts!
Nous t'accepterons
Pour maître.

L'enfant pour secours
N'a-t-il pas toujours
Sa mère?
Pour ceux qui n'ont rien
Cette vie est bien
Amère.

Nos yeux sont mouillés
Et nos cœurs souillés
De fange.
Viens, de nous prends soin,
Car l'homme a besoin
D'un ange!

LIII.

GRAND' MÈRE.

Voici tomber les feuilles mortes
Et la bise gémir dans l'air.
On a fermé rideaux et portes,
Dans l'âtre flambe un grand feu clair.

Et sa lueur éclaire seule
Trois beaux enfants, groupés autour
Du foyer rouge et de l'aïeule
Qui leur sourit avec amour.

Elle a pris un gros bambin rose,
Le plus jeune, sur ses genoux.
— »Tu nous as promis quelque chose,
Une histoire, oh! conte-la nous!"

Et la grand' mère dit l'histoire:
La Belle au bois ou l'Oiseau bleu.
Sur les plis de sa robe noire
Court le reflet dansant du feu.

Les flammes bondissent, vermeilles,
Dans l'âtre où chante le grillon
Et les enfants sont tout oreilles
Pour *Barbe-bleue* ou *Cendrillon*.

Et tous, enclins à la chimère,
Eblouis, charmés et tremblants,
S'imaginent dans la grand' mère
Voir une fée en cheveux blancs.

LIV.

PETITE MENDIANTE.

Un jour de Décembre, à la brune,
J'ai vu passer sur mon chemin
Une enfant pâle, frêle et brune
Qui n'osait pas tendre la main.

Pieds nus dans la boue et, farouche,
Secouant ses lourds cheveux noirs,
Pauvre, mais sans ouvrir la bouche,
L'enfant rôdait sur les trottoirs.

Son regard sombre et pathétique
Croisa le mien, ô souvenir!
Et j'eus un frisson prophétique,
En devinant son avenir.

Oh! seule dans la ville infâme!
Enfant, je songe avec effroi
Mon âme a pleuré sur ton âme
Et mon cœur a saigné pour toi.

LV.

S O U R I R E .

Quand l'enfant dort, il a parfois
Des sourires étranges.
On dirait qu'il entend des voix
Et cause avec les anges.

Il est si près du ciel encor,
Si loin de nos désastres
Qu'il voit des chevelures d'or
Et des couronnes d'astres.

Et tous nos bonheurs interdits :
Le chant, l'azur, les ailes,
Il les retrouve au Paradis,
Chez ses amis fidèles.

Nul ange ne nous tend les bras,
Bras blancs comme des cygnes...
Enfant, un jour tu le sauras,
Nous n'en sommes plus dignes.

LVI.

L'OISEAU DE PARADIS.

En souriant la jeune femme
Sur ses genoux berçait l'enfant.
— »Dors, ô chère âme de mon âme!
Ta mère est là qui te défend.

Tu me gazouilles quelque chose
Et j'entends bien ce que tu dis,
O mon joli bouton de rose!
O mon oiseau de paradis!"

Trois jours plus tard la jeune mère
Etouffait dans sa gorge amère
Les sanglots et les cris de deuil
Et frappait sa poitrine blanche
D'où, comme un fruit mûr de la branche
Son enfant tombait au cercueil.

Fleur brisée avant d'être éclos
Par le souffle jaloux du nord,
Frêle petit bouton de rose
Dont les parfums sont pour la mort!

Enfant, ta patrie est bien belle
Et nos foyers sont bien maudits,
Pour que si tôt l'azur rappelle
Le cher oiseau de paradis!

LVII.

L'ENFANT MORT.

Entr'ouvrez les rideaux, mais parlez bas : il dort,
Des roses sur la tête,
Car la mère a paré son enfant pour la mort,
Comme pour une fête.

Voyez-vous ses jouets, sur la table, en monceau,
Enfantines reliques ?
Ils ne souriront plus, ces hochets du berceau,
A ses yeux angéliques.

La mère en deuil a mis au petit Benjamin
Sa robe des dimanches.
Il est couvert de fleurs, un lys blanc dans la main,
Au front des roses blanches.

Son doux visage, hier souriant et vermeil,
Est pâle comme un cierge.
Son ange tutélaire a fui vers le soleil
Avec cette âme vierge.

Dieu parfois est saisi d'une immense pitié
Et, les voyant si frêles,
Ces tout petits enfants, chérubins à moitié,
Il leur donne des ailes.

LVIII.

BERCEUSE.

Pourquoi tant gémir,
Enfant que je berce ?
Pourquoi tant gémir,
Au lieu de dormir ?

Bois le bon sommeil
Que mon chant te verse,
Bois le bon sommeil,
Ce lait sans pareil.

Vivre est malaisé,
Mon beau petit ange,
Vivre est malaisé,
Enfant tant baisé.

Le peux-tu savoir ?
O tristesse étrange !
Le peux-tu savoir ?
Tu te plains ce soir.

Pourtant je suis là,
Mon souffle t'effleure,
Pourtant je suis là,
Tu sais bien cela.

Et je ne veux pas
Que mon enfant pleure
Et je ne veux pas
Qu'il souffre tout bas.

Va, je le sais bien,
L'homme est fait d'argile,
Va, je le sais bien
Qu'on n'est sûr de rien.

Les petits enfants,
C'est doux et fragile,
Les petits enfants,
Dieu, tu les défends.

Chantons bas : il dort,
Sûçant son doigt rose,
Chantons bas : il dort,
Tête aux cheveux d'or.

Rien n'est plus charmant
— Vois comme il repose! —
Rien n'est plus charmant
Qu'un enfant dormant.

LIX.

L'AÏEULE.

L'enfant, comme un beau lys par l'orage abattu,
Repose, calme et pur et de lin blanc vêtu,
Sur le lit parsemé de blanches immortelles,
Les cheveux couronnés des roses les plus belles
Qu'ait pu trouver la mère en son étroit jardin.
— «Hélas! mon Dieu! voyez,» dit l'aïeule soudain,
«C'était mon favori, sage comme une image!
On va me l'enlever et demain — quel dommage!
N'est-ce pas qu'il est beau comme un petit Jésus? —
On le met dans la tombe et la terre dessus!»

LX.

TOURMENTS.

Depuis si longtemps — une éternité! —
Quel tourments d'enfer, quels tourments j'endure!
Un bras inconnu m'étreint, me torture,
Je sens le regard d'un œil irrité.

Et je pleure en vain, je pleure et je crie,
Les deux bras levés vers l'azur joyeux.
Qu'importe au Seigneur les pleurs de mes yeux
Et mon cœur blessé qui saigne et qui prie?

Je voudrais mourir, car je veux savoir
Si j'aurai l'enfer, le ciel ou la tombe
Et tant que je vis mon âme retombe
Dans ma nuit d'angoisse et de désespoir.

LXI.

TRISTESSE.

Mon âme est pleine de sanglots.
Laissez mes pleurs couler à flots!
Ma joie est morte.
J'ai des frissons dans les cheveux.
Vous demandez ce que je veux?
— Fermer ma porte.

Je ne suis plus ce que je fus,
L'enfant poète aux chants confus,
La printanière
Aimant les parfums et le miel,
Laisant jouer le vent du ciel
Dans sa crinière.

Je n'aime plus — mon cœur est las —
Ni rossignol dans les lilas
Ni rouge-gorge.
Hélas! ma vie est un enfer.
Je sens comme une main de fer
Serrer ma gorge.

Et vous me demandez encor
La strophe ailée aux rimes d'or,
 Au bord du gouffre?
Des vers . . . et ma force est à bout.
Des vers . . . vous y lirez partout
 Le mot: »Je souffre!»

LXII.

PAPILLONS.

Tel l'enfant poursuit dans l'espace
Le vol tremblant du papillon,
Dont l'aile qui passe et repasse
Semble une fleur de vermillon,

Tel le poète, hors d'haleine,
Mais rempli d'un espoir divin,
Sur la montagne et dans la plaine
Suit l'Idéal qu'on aime en vain.

Oh! demain j'atteindrai mon rêve
Et je le tiendrai dans la main!
Mais la chasse n'a pas de trêve...
Hélas! quand donc est-ce demain?

LXIII.

DÉCOURAGEMENT.

C'est fini. Désormais je vivrai confinée,
Comme une religieuse au fond de son couvent,
Dans le deuil où me jette une âpre destinée
Et sur un cher tombeau j'irai pleurer souvent.

O larmes de mon cœur! ô fleurs de ma pensée!
Pleuvez sur ce tombeau, car l'espérance y dort,
L'aile de sang rougie et la plume cassée,
Comme un oiseau du ciel qu'atteint le plomb de mort.

A quoi bon maintenant la plaintive élégie?
La douleur de mon âme a bien assez pleuré.
Il ne faut pour mourir qu'un instant d'énergie...
Quand te briseras-tu, mon cœur désespéré?

LXIV.

LE JEUNE AVRIL.

Le jeune Avril sourit dans la verdure neuve.
Réchauffe au grand soleil ton pauvre cœur transi!
Le ciel redevient bleu, c'est la fin de l'épreuve,
Tout aime, tout fleurit, tout chante: chante aussi!

Mais ta joie, ô printemps! n'a plus rien qui m'émeuve
Et ton azur fait mal à mon œil obscurci.
Cloîtrée en ma douleur, en deuil comme une veuve,
Dans les bois verdoyants j'emporte mon souci.

Muguet blanc, frais lilas, suave giroflée,
Vous embaumez le vent des parfums les plus doux,
Mais rien ne peut guérir mon âme inconsolée.

Je sens faiblir ma voix et ployer mes genoux
Et je ne trouve pas de bras qui me soutienne
Ni de mélancolie en pleurs avec la mienne.

LXV.

L'ARBRE.

Mon cœur est un arbre en Septembre :
Il est paré de rose et d'ambre,
Mais un coup de hache cruel
A coupé ses racines frêles.
Il regarde encore le ciel,
Mais c'est comme un oiseau sans ailes.
Il est jeune, il est svelte et fort
Et plus d'un l'admire et l'envie . . .
Mais lui, ne croit plus à la vie
Et, debout, il attend la mort.

LXVI.

CONSOLATION.

Je prierai Dieu pour qu'Il me donne
La paix du devoir accepté,
La paix fraîche comme l'automne
Après les ardeurs de l'été.

Je lèverai ma tête fière,
Car l'Idéal et Dieu sont un,
Car mon poème est ma prière
Et l'amour en est le parfum.

S'il ne m'est donné de connaître
Le bonheur qui charme et qui fuit,
Sur le ciel j'ouvre ma fenêtre,
Pour voir les astres de la nuit.

LXVII.

MOURIR.

Comme il faut peu de chose au corps!
Un cercueil et six pieds de terre.
Au bout du labyrinthe où j'erre
On se repose chez les morts.

Mais à l'âme il faut davantage :
La liberté dans l'infini.
Prends ton essor, oiseau béni !
Dieu lui-même 't ouvre la cage.

Sois délivré, prends ton essor,
Oiseau captif, aigle ou colombe,
Loin de la chair, loin de la tombe,
Dans l'azur clair ruisselant d'or !

Pur esprit, loin de nos désastres
Tu cueilleras la joie en fleur,
L'unique et l'éternel bonheur
Qui te fait signe dans les astres.

LXVIII.

SOLITUDE.

Je marchais l'autre soir dans la forêt déserte
Et mes pas sourdement retombaient sur le sol.
De lourds parfums chargeaient la solitude verte.
Pas un rayon de lune et pas un rossignol.

Et je songeais : — La vie est mainte fois pareille
Au bois silencieux qu'on traverse la nuit.
Nul astre n'y répand une lueur vermeille
Et quand nous approchons, l'oiseau dort ou s'enfuit.

Aux enfants d'Israël, dit le récit biblique,
Dieu donna quarante ans la colonne de feu.
Pour diriger mes pas mon vœu mélancolique
Demande beaucoup moins de la vie et de Dieu.

Ma prière, ô Seigneur! n'est pas très-exigente:
Qu'un rayon de tendresse éclaire mon chemin,
Qu'une fleur me sourie et qu'un rossignol chante
Et qu'une main d'ami repose dans ma main!

LXIX.

PROMENADE.

J'aime entendre le vent bruire dans les cimes,
Avec sa grande voix et ses accords sublimes,
Dans les sonores pins et les chênes touffus.
Ce sont des bruits charmants, d'abord frais et confus,
Devenant par degrés plus graves et moins vagues,
Ainsi qu'à la marée en cadencent les vagues.
Ce rythme-là m'enchanté et je ferme les yeux
Pour qu'il berce mon cœur malade et soucieux.
Oh! si je le pouvais, comme loin de la foule
Je passerais ma vie entre ces bruits de houle
Et la fraîcheur de l'aube et le calme du soir!
L'herbe est toute fleurie et m'invite à m'asseoir.
Je sais des chemins creux et des sentiers de chèvres,
Des ombrages épais où guérissent les fièvres,
Où chante la mésange, où de grands papillons
Dansent, légers et blancs, dans les jaunes rayons.
Le gazon de velours emperlé de rosée,
Où je me suis déjà tant de fois reposée,
Alanguie et rêvant, quelque livre à la main,
Parle en chaque brin d'herbe et dit: »Reviens demain!"

LXX.

ÉLÉGIE.

Je n'irai plus cueillir, à l'aurore embrasée,
Un bouquet de bruyère emperlé de rosée.
Je n'irai plus ouïr, en extase et rêvant,
Dans les grands sapins verts la musique du vent.
Je ne rêverai plus, là-bas où l'ombre est douce,
Sur un moelleux tapis de feuilles et de mousse.
Je n'irai plus courir dans l'herbe et dans le thym,
Ni boire la fraîcheur des brises du matin,
Dans les étroits sentiers, entre les bois superbes
Et les blés moissonnés liés en blondes gerbes.
Oh! je cherche en pleurant — et je ne trouve plus —
Le bonheur que la Terre accorde à ses élus.
Et mon cœur est là-bas, bien que la ville grise,
M'arrachant aux forêts, dans ses murs m'ait reprise,
Où j'étouffe et languis de fiévreuse chaleur
Eclos, mon souvenir, mélancolique fleur!

LXXI.

MÉLANCOLIE.

Ces rires me font mal et ce bruit m'importune.
Laissez-moi, je vous prie, à l'abri des forêts,
Sous le doux regard bleu que me jette la lune,
Errer avec mon rêve, à pas lents et distraits.

C'est la Mélancolie, ange de l'infortune,
Qui me fait rechercher les coins verts et discrets.
C'est ma fidèle amie; elle vient, à la brune,
Murmurer dans mon cœur ses douloureux secrets.

Elle sait que, le soir, volontiers je l'écoute.
Elle me dit alors: — »Il faut nous mettre en route!"
Et je quitte aussitôt la joie et les joyeux.

Et nous nous égarons ensemble, à la campagne
Et nous nous sourions — et ma douce compagne
Essuie avec ses doigts les larmes de mes yeux.

LXXII.

CONSOLATION.

L'air est d'un bleu saphir, la brise veloutée
Erre dans la forêt doucement agitée.
Les humides vallons sont remplis de senteurs.
D'un pas ferme et léger descendons les hauteurs,
Dans le vent matinal qui joue et qui m'effleure
Et dans l'herbe fleurie où l'aube rit et pleure.
O fraîche solitude! ô silence charmant!
Pour vous bat dans mon sein un cœur toujours aimant.
Ici nul bruit mondain, nul cri, nulle querelle.
La nature est clémente et bonne autant que belle.
O vous tous dont le cœur est souffrant et lassé,
Jetez-vous dans ses bras et l'oubli du passé,
De vos folles douleurs et de vos larmes vaines
Comme un sang rajeuni coulera dans vos veines.
Posons nos pieds meurtris sur le souple gazon;
Il a de beaux muguetts et point de trahison.
Confions nos secrets à l'éternelle Mère
Et la douleur peut-être en sera moins amère.

LXXIII.

PLUIE D'AUTOMNE.

C'était un sombre jour; la nuée était pleine
Des pleurs que verse Octobre au moment de finir.
J'avais le cœur gonflé de révolte et de haine,
En cherchant de quoi Dieu m'avait voulu punir.

Quoi! j'étais presque heureuse et le destin m'entraîne!
Je vois à l'horizon tout le bleu se ternir
Et le soleil décroît, pour augmenter ma peine.
Tes parfums sont amers, ô fleur du souvenir!

J'interrogeais en vain le nuage livide,
Je me mis à penser que l'azur était vide,
Que l'homme dépendait du sort capricieux.

Et comme je marchais, levant mon œil avide,
Je sentis se mêler, tombant du haut des cieux,
Les larmes de la pluie aux larmes de mes yeux.

LXXIV.

ROSE FANÉE.

Corolle effeuillée
Par l'aile du vent!
Jeune âme esseulée
Qui prie en rêvant!

Dis-moi quelle brise,
O fleur de beauté!
Avant le soir brise
Ton front velouté.

O rose fanée!
D'où vient ta pâleur?
Ame profanée,
D'où vient ton malheur?

— Non, je sais me taire
Et boire mes pleurs,
Sourire à la terre
Et rêver ailleurs.

Que la rose tombe
Au vent parfumé,
Que l'enfant succombe
A son rêve aimé.

La fleur qui se fane
Ne peut se rouvrir.
Bien loin du profane
Laisse-moi mourir!

LXXV.

SOUVENIR.

Autrefois j'ai souvent maudit le souvenir.
La paix est un miroir qu'un souffle peut ternir.
Et le retour qu'on fait sur la joie envolée
Laisse une âcre saveur à l'âme désolée.
Il suffit d'un parfum, d'un nœud, d'un éventail
Je retrouve incrusté jusqu'au dernier détail
Le passé pathétique et charmeur et qui navre,
Comme un dernier sourire aux lèvres d'un cadavre.

A présent, je t'accueille à l'égal d'un ami,
Quand tu viens évoquer dans mon cœur endormi,
O souvenir que j'aime! une tristesse douce.
Tout change. Peu à peu le temps, dont l'aile émousse,
Retire l'aiguillon de nos grandes douleurs.
Sur la branche épineuse il fait croître des fleurs.
Quant à moi désormais, silencieuse et digne,
Comme ces bons vieillards dont l'âme se résigne
Et dont le regard dit: — »J'ai vécu, c'est assez!"
Je comblerai le vide avec mes jours passés.

Un beau ciel bleu-saphir, dont s'épanche et ruisselle
Une lumière d'or où la joie étincelle,
Sur un balcon la brise embaumée et soufflant
A travers mes cheveux et sur mon front brûlant,
Un frais matin d'avril, un jour clair de septembre,
Des fauteuils rapprochés dans un coin de la chambre,
L'escalier jusqu'au bas en courant descendu
Et pour tout un moment le bonheur m'est rendu.

LXXVI.

MINUIT.

L'eau du ciel tombe à flots; tout est noir, le vent pleure.
Les clochers d'alentour ont fait retentir l'heure.
Lentement, gravement a résonné minuit.
L'année agonisante expire dans un râle
Et mon regard ému suit de sa lèvre pâle
Le vol de l'âme qui s'enfuit.

Tombe au gouffre du temps! ô morte! ô chère année!
Comme on trouve un parfum quand la fleur est fanée,
Je trouve un souvenir dans ton suprême adieu.
Tu fus tendre pour moi comme une bonne mère.
J'ai connu le bonheur, ce bel hôte éphémère,
Cet ange ailé, ce fils de Dieu.

Mon cœur est désormais dallé de tombes closes.
De tout ce que la vie a de joie et de roses,
D'aurore et de rayons, d'oiseaux et de printemps,
Il ne reste plus rien dans ma morne existence,
Rien que le souvenir, éternel en constance.

— Et je n'ai pas encor vingt ans.

Le culte du passé vit toujours dans mon âme,
Amer comme le fiel et doux comme un dictame,
Beau rêve qui me fait encore tressaillir.
Comme le voyageur qui s'abreuve à la source,
Il me faut boire avant de reprendre ma course,
Afin de ne pas défaillir.

Souvenir, j'ai besoin de boire à tes eaux vives.
Le vent me dit tout bas des paroles plaintives,
Nulle étoile ne luit dans le nocturne ciel,
L'avenir est drapé d'impénétrables voiles.
Mais je rêve au passé, dans la nuit sans étoiles.
Le souvenir est immortel.

LXXVII.

MÉLANCOLIE.

Mon cœur est oppressé par un poids de sanglots.
C'est en vain que je veux en épancher les flots.
La sève ne court plus dans les branches flétries
Et dans mes tristes yeux les larmes sont taries.
Je ne puis secouer mon douloureux émoi.
Je ne puis réussir à t'éloigner de moi,
Souvenir que je crains et que pourtant j'adore,
Qui dormais en mon âme et qui revis encore!
Mais qu'importe un peu plus, un peu moins de mes pleurs
Dans le vaste océan des humaines douleurs?
Faudrait-il s'étonner de ce que mon cœur souffre?
Comme le montagnard je marche au bord d'un gouffre,
Quand j'ose y regarder, le vertige me prend.
De mes pensers je suis le rapide courant.
Ils m'entraînent sans cesse en leur pente fatale.
Et voilà ce qui rend mon visage si pâle.

LXXVIII.

L'ÉGLISE.

La cloche de l'église invite à la prière.
A chaque battement s'agite aussi mon cœur.
La foule, dans un flot d'encens et de lumière,
Se recueille, à genoux, invoquant le Seigneur.

Vois ce peuple fervent, prosterné sur la pierre,
Dans le temple où le chant s'élève en ton honneur,
Toi qui fais se courber la tête la plus fière,
O Père généreux qui promets le bonheur!

Aux rayons d'arc-en-ciel des beaux vitraux gothiques
Je voudrais m'imprégner des effluves mystiques
De ton culte pompeux, divin Crucifié!

Mais hélas! c'est en vain que mon âme te prie.
Tu ne me connais pas, noble Fils de Marie!
Pour d'autres que pour moi tu t'es sacrifié.

LXXIX.

CHANSON D'AUTOMNE.

L'oiseau chantait ses rêveries,
Des jours entiers,
Dans les branches les mieux fleuries
Des églantiers.

Il déridait les fronts moroses
Par ses chansons
Et l'on voyait s'ouvrir les roses
Dans les buissons.

L'automne vient, la fleur flétrie
Jonche le sol.
Je n'entends plus la voix chérie
Du rossignol.

Je reverrai la fleur éclore
Sur le chemin
Et j'entendrai chanter l'aurore
Dans leur carmin.

Le beau soleil mettra sa flamme
Au ciel en pleurs.
Mais moi, je n'aurai plus dans l'âme
Chansons ni fleurs.

LXXX.

STOÏCISME.

Marcher droit, le front pur, le courage héroïque,
Mépriser la douleur et sourire au tombeau,
Brûler ses passions et, d'une main stoïque,
Jeter leur cendre au vent, c'est glorieux et beau.

Tel fut l'enseignement des sages du Portique
Mais, lâches, nous avons déserté leur drapeau.
Notre faiblesse est grande, ô vieillards de l'Attique!
L'eau de nos pleurs amers éteint votre flambeau.

Qu'en votre austérité mon âme se retrempe,
Que je porte mon deuil sans pleurer ni gémir!
Fierté, sois ma compagne et, devoir, sois ma lampe.

Oublions nos regrets! laissons les morts dormir,
Puisque je ne veux plus, mon âme, que tu sentes
L'aiguillon des vieux maux et des peines récentes.

LXXXI.

DERNIÈRE BERCEUSE.

Fais ta paix avec le cercueil !
La terre ne prend pas le deuil
De tous les morts qu'elle recouvre.
Elle fleurit, elle a raison.
A chaque pas sous le gazon
La tombe s'ouvre.

Adieu soupirs ! adieu sanglots !
La vie emporte sur ses flots
Vers une grève solitaire
Les passagers, humbles ou grands,
Mais jetons l'ancre ! adieu courants !
Voici la terre.

Un peu de terre sur le corps....
Vivants, souvenez-vous des morts !
Contre l'oubli l'amour proteste.
Mais ne regrettez pas ceux-là
Que la mort pâle rappela,
Plaignez qui reste !

LXXXII.

LES RELIQUES.

C'est un soir du mois de Novembre.
Au dehors sanglote le vent.
Auprès du foyer, dans la chambre,
Est assis un homme rêvant.

Une femme jeune et charmante
Qu'embellit encor sa pâleur,
Se tord les mains et se lamente
Sous les étreintes du malheur.

Car on lui prit sa joie entière
Avec l'enfant dans le cercueil,
Emporté vers le cimetière,
Un jour de larmes et de deuil.

Depuis que le rire sonore
Du joyeux et vermeil blondin
Ne retentit plus dès l'aurore
Dans la maison, dans le jardin,

Depuis que le joli désordre
De ses jouets a disparu,
La mère sent au cœur lui mordre
Un désespoir toujours accru.

Le père garde le silence,
Morne et le front décoloré.
Vers l'enfant son âme s'élance,
Mais il n'a pas encor pleuré.

Parmi sa chevelure sombre
Des fils d'argent disent tout bas,
Avant le temps blanchis sans nombre,
Ce que sa bouche ne dit pas.

Ils racontent de longues veilles
Au chevet d'un malade aimé,
Les angoisses toujours pareilles,
Le pouls fiévreux, l'œil allumé,

L'agonie — éternel mystère,
Lequel fais-tu le plus souffrir,
Celui qui s'en va de la terre,
Celui qui regarde mourir?

Enfin la mort, l'étroite bière
Où lui-même étendit son fils,

En semant la couche dernière
De roses blanches et de lys :

Puis le gouffre, la tombe ouverte
Qu'on emplit et qu'on referma
Et toute la douleur soufferte
En perdant celui qu'on aima.

Il se tait, pendant que la mère
Donne à sa plainte un libre essor.
— »O mon Dieu! quelle chose amère,
Quelle injustice que le sort!

Je n'avais que ce fils au monde,
Tu le savais pourtant, Seigneur!
Sur cette frêle tête blonde
J'avais concentré mon bonheur.

Dire qu'il me l'a fallu rendre
Six ans juste après qu'il fût né!
Si tu devais me le reprendre
Pourquoi me l'avais-tu donné?

Je l'ai veillé dans les souffrances,
Je l'ai fait dormir sur mon sein....
Après de si longs jours de transes,
Il est mort.... et pour quel dessein?

Dans l'immensité que t'importe
Un enfant de plus ou de moins?
J'avais si bien fermé la porte....
Il est parti malgré mes soins!

Le Dieu jaloux qui le retire,
Je le haïrai désormais
Et, si ce n'est pour le maudire,
Je ne lui parlerai jamais!

O les soirs d'hiver, près de l'âtre,
Comme il jouait! qu'il était beau!
Il riait d'un rire folâtre....
On ne rit plus dans le tombeau!

Comme il doit avoir, dans la tombe,
Les membres froids et bleus, tandis
Que sa pauvre âme de colombe
Vole, effarée, au paradis!

Car là-haut est-ce qu'on retrouve
La chaleur du cœur maternel?
Comment se peut-il qu'on éprouve
Sans mère un bonheur éternel?

Dites-moi que c'est un mensonge,
Qu'il dort sur le frais oreiller,

Que j'ai fait un horrible songe,
Qu'il va bientôt se réveiller!"

Le père abîmé dans son rêve,
Courbé comme un vieillard, s'est tu,
Mais en ce moment il relève
Son front sous l'orage abattu.

— »Au-lieu de cris et de blasphèmes,"
Dit-il de sa plus douce voix,
»Retrouvons les miettes suprêmes
De notre bonheur d'autrefois.

Il faudrait le temps des prodiges
Pour que l'enfant nous fût rendu.
Conservons les derniers vestiges
Du trésor à jamais perdu."

Et sa main tremblante, avec peine,
Trop débile pour le tenir,
Ouvre un petit coffret d'ébène,
Frêle tombeau du souvenir.

La boîte sous leurs doigts se vide
Et prenant maint jouet cassé,
Tous deux se penchent, l'œil avide,
Sur les reliques du passé.

Et la mère calme sa plainte,
En revoyant les chers débris
Et les serrant, — cruelle étreinte —
Sur sa bouche et son cœur épris.

Et — charme qui soudain opère! —
Des larmes coulent sans effort,
Goutte à goutte, des yeux du père
Sur les jouets de l'enfant mort.

LXXXIII.

FIERTÉ.

Je me suis interdit la plainte.
Qu'importe ce que j'ai rêvé ?
J'irai tout droit, le front levé,
Sans crainte.

Droit devant moi, le regard fier,
Je marcherai comme une reine,
Jusqu'au ciel ou jusqu'à l'enfer,
Sereine.

LXXXIV.

CHANSON.

Que l'on me raille ou qu'on m'encense,
La poésie est ma puissance
Et mon trésor.

Venez à moi, rimes fidèles!
Avec un doux battement d'ailes
Prenez l'essor.

Allez épandre mon extase
Et cette ivresse qui m'embrase
D'un feu subtil,
O rimes pleines de mystère!
Et charmez ceux pour qui la terre
Est un exil.

A mon ambition timide
Il suffit d'une perle humide
Au bord des yeux.
Mais donnez-moi larme ou sourire,
Toujours me sera l'art d'écrire
Délicieux.

F I N.

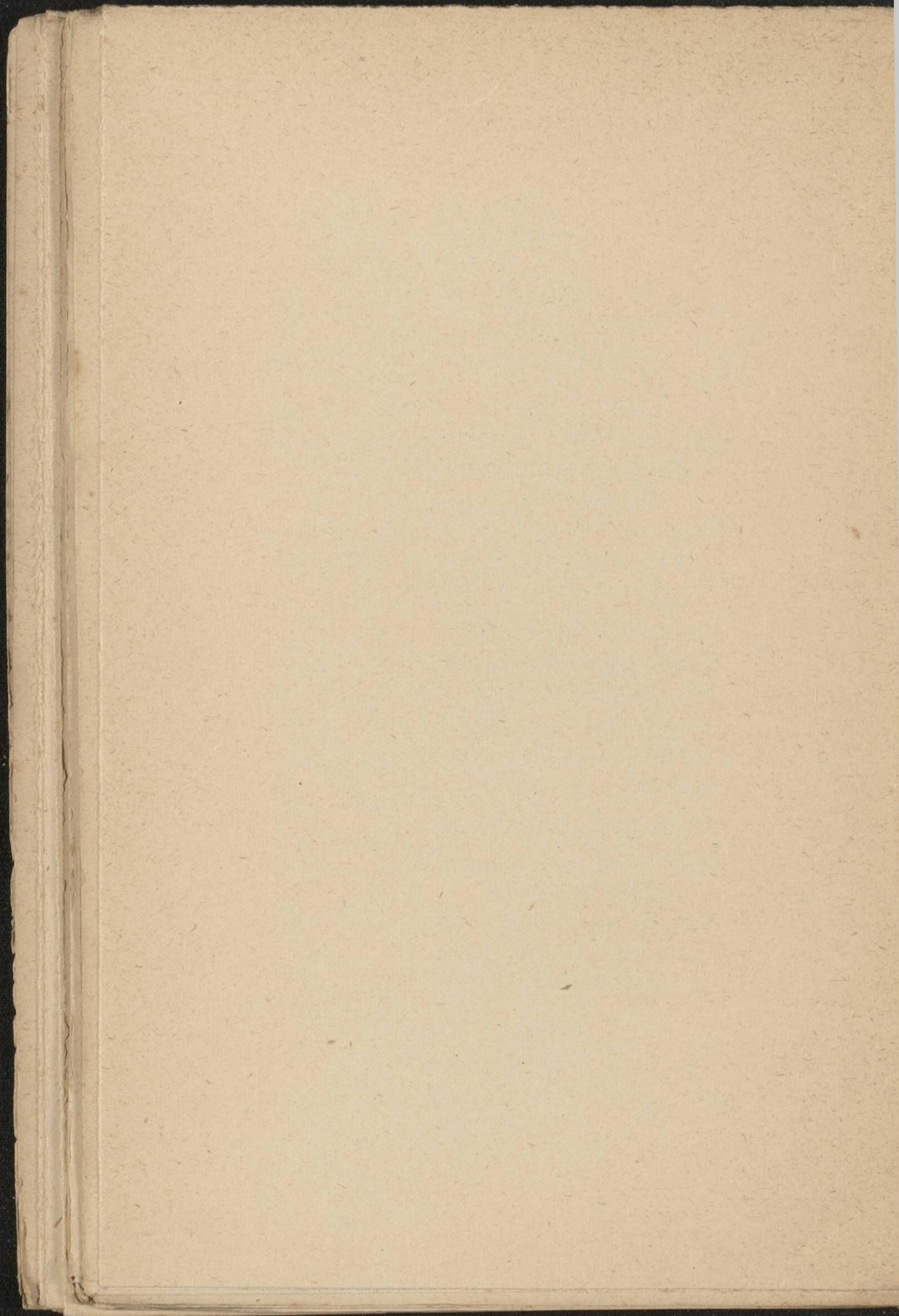
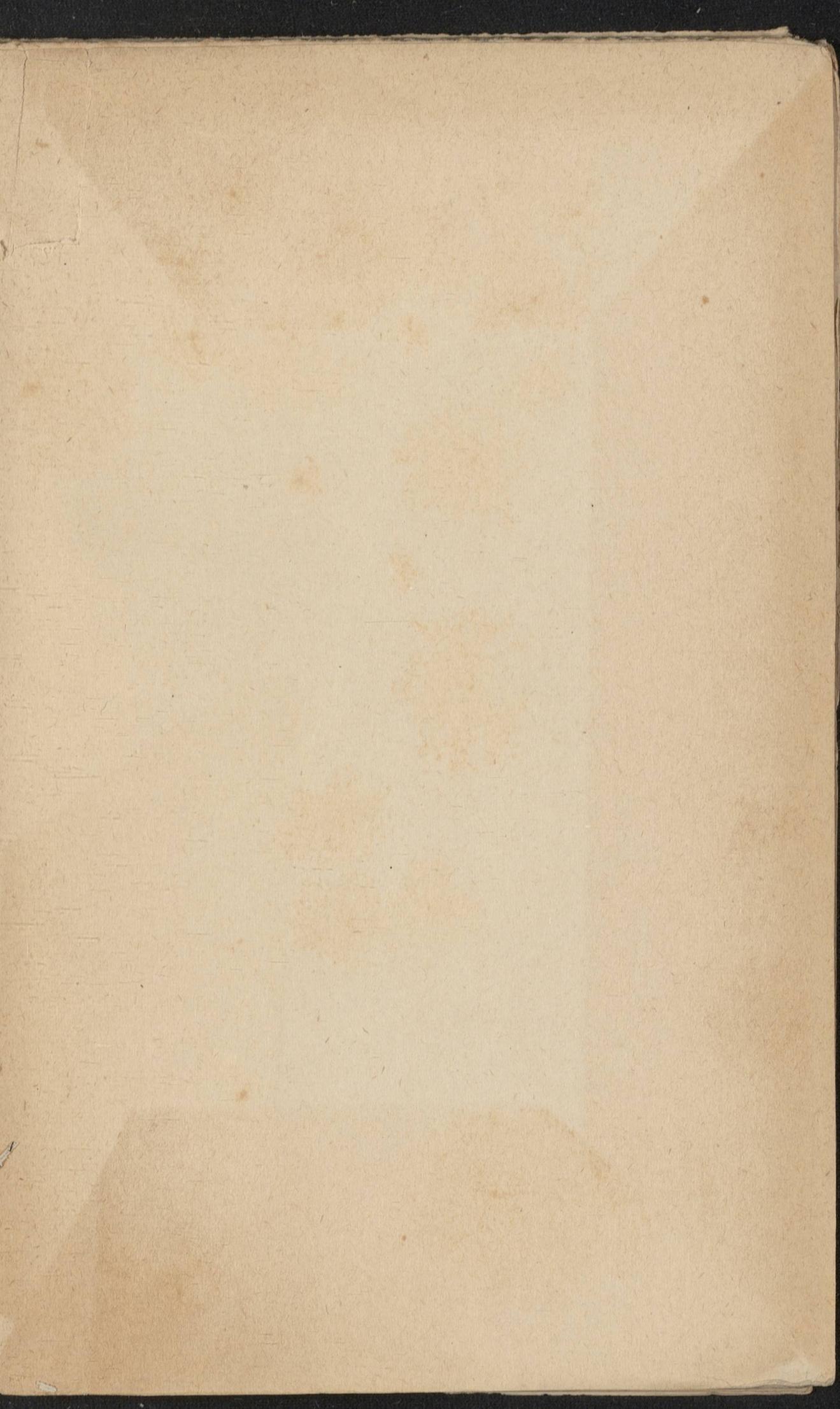


Table des Matières.

	Page.		Page.
FLEURS DU RÊVE.		PRINTANIÈRES.	
Le Voyageur	3	Renouveau	47
Adieu suprême	4	Avril	48
Résignation	6	Printemps	49
Pleurs	8	L'Enfant	51
Un Tombeau	10	Rayon de Soleil	53
Regrets	11	En Février	54
L'éternel Absent	13	Amour de Femme	55
A plus d'un	15	Sommeil	56
Amitié	16	Blanche et Noire	58
Celui que j'attends	17	Dizain	59
Juin	19	Voici que le printemps va naître	60
Au Cimetière	21	Les feuilles vont éclore	62
Rêve printanier	23	Avril	64
Cri	25	Je dis que la science apprise	65
Passé	26	A Lui	66
Ambition	28	Rencontre	68
Mon Frère	30	Rêves d'Enfance	70
Solitude	33	Ne le savais tu pas	73
Mon Roi	35	Rose et Papillon	75
Rayon dans l'Ombre	37	Dans les petits sentiers étroits	77
Amis inconnus	39		
Les Rossignols	41		
Soupir	43		

	Page,		Page.
A Genoux.	198	Découragement.	237
La Religieuse	200	Le jeune Avril.	238
Élévation	202	L'Arbre.	239
Soupir	204	Consolation	240
Noël	205	Mourir	241
Invocation.	207	Solitude.	242
Dans l'Église	208	Promenade	243
Angoisse	210	Élégie	244
Jours bénis	211	Mélancolie.	245
Au Christ consolateur.	213	Consolation	246
Immortelle	214	Pluie d'Automne.	247
Seule.	215	Rose fanée	248
L'Ange gardien	217	Souvenir	250
Grand' mère.	221	Minuit	252
Petite Mendiante.	223	Mélancolie.	254
Sourire	224	L'Église	255
L'Oiseau de Paradis	225	Chanson d'Automne	256
L'Enfant mort.	227	Stoïcisme	258
Berceuse	229	Dernière Berceuse	259
L'Aïeule	232	Les Reliques	260
Tourments.	233	Fierté	266
Tristesse	234	Chanson	267
Papillons	236		







TYP. — P. A. GEURTS — NIJMEGEN.